

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

LE TRIOMPHAL RETOUR DE S.E. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL

ONT COLLABORÉ

**D. A. Zakythinos,
Charles Pichon,
Raymond Cogniat,
René Dumesnil,
Marcel Brion,
N. Moschopoulos,
Aristo Joannidis,
Diane de Cuttoli,**



Après un intense effort pour défendre la cause de l'Égypte devant l'O.N.U. le Président du Conseil, S.E. Nokrachi Pacha, se repose au milieu de sa famille. Notre photo le représente entouré de ses enfants.

A CE NUMÉRO :

**Stratis Myrivillis,
J. B. Jeener,
J. de Bargedé,
Marietta Heptanissia,
Pierre Calonaros,
Georges Vasdekis,
Orion, Sem,
etc. etc.**



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T. 4

EXCELSIOR
GIANACLIS

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

LETTRE D'ATHÈNES

LE NOUVEAU CABINET HELLENIQUE

Le vote de confiance; l'Amnistie, douloureuse nécessité

La formation d'un gouvernement fondé sur une coalition des deux partis historiques grecs marquera une date dans l'histoire de la Grèce contemporaine. Après trente deux ans d'opposition, d'hostilité, de méfiance réciproque populistes et libéraux gettent le voile de l'oubli sur le passé et collaborent étroitement ensemble. Si Aristide n'a pas tendu la main de Thémistocle, Tsaldaris et Sophoulis se la sont donnés mutuellement devant les dangers qui menacent la Grèce. Ce geste des deux leaders ne fait que les relever dans la conscience de l'opinion publique.

Le vote de confiance qu'obtint le nouveau Cabinet est la preuve incontestable que tous les partis parlementaires représentants tous les courants de l'opinion publique ne font plus qu'un seul bloc devant la conspiration ennemie. Et ceux qui cherchaient, Grecs ou étrangers, à mettre des cloisons entre droite, gauche et centre, il se trouve aujourd'hui solennellement avéré qu'en Grèce dans la question nationale, il n'y a pas plusieurs partis; il n'y a que deux fronts: d'un côté les Grecs, et de l'autre les agents de l'étranger. La constitution du Cabinet populiste-libéral a clarifié définitivement le point que le bloc ennemi s'est efforcé d'exploiter d'une manière intensive. Elle annihile un des arguments principaux, sinon le principal, des voisins Balkaniques et de leurs patrons, qui consistait, pour soutenir que la situation de la Grèce est l'effet de causes purement intérieures, à opposer la démocratie représentée par M. Sophoulis aux fascismes des gouvernements issus de la Chambre du 31 Mars. Le parti libéral était la liberté persécutée, les autres partis l'oppression tyrannique. Depuis M.M. Vychinsky et Manouïlski jusqu'aux Kerendji aboyant à la queue de la séquelle, ce fut le thème développé pendant bientôt deux ans dans toute réunion des Nations Unies.

Et maintenant le parti libéral est au pouvoir en collaboration étroite avec le parti populiste. Son chef tient les rênes du gouvernement. Ses déclarations qui sont en même temps celles du parti populiste sont aussi sévères que nettes. Mais il ne doit pas avoir de méprise au sujet de l'indulgence offerte aux égarés, aux repentants. La clémence de l'Etat envers les rebelles ne signifie pas la capitulation de l'Etat devant la rébellion. L'Etat pose des conditions; il n'en accepte pas.

C'est le suprême sacrifice demandé au peuple hellène. Car, il ne s'agit pas de jeter l'oubli sur des

opinions dissidentes, manifestées avec plus de violence que de raison. C'est demander à des populations entières d'oublier les vies qui leur furent enlevées, les biens qui leurs furent détruits. Et pendant que la veuve pleurera son mari et l'orphelin son père sur la cendre encore fumante des ruines de leur humble chaumière, les auteurs de ces crimes reprendront, absous, une place favorisée dans la Société, sous une garantie nationale et internationale. O! tragique nécessité, dont la pacification de la Grèce en fait un devoir.

Soit. Mais combien profiteront de la clémence du gouvernement, de cette bonté chrétienne dont la veuve et l'orphelin sont appelés à faire preuve? Malheureusement tous les indices persuadent que pas un seul bandit ne se rendra, exception faite, de ceux qui ont été enrolés de force, et qui n'attendent qu'une occasion pour échapper à la vigilante surveillance des capetans afin de rentrer chez eux; chose qu'ils ont fait d'ailleurs dans le passé.

Moscou a déjà donné sa réponse; sans périphrase, elle a traitée l'amnistie « d'artifice ». Le « Rissopastis » obéissant aveuglement aux ordres de son maître répond lui aussi: « D'abord les armes? Non! Par l'imposture de son apaisement M. Sophoulis ne prendra pas un seul fusil des rebelles ». Et le généralissime Marcos se dit prêt à déposer les armes si l'E.A.M. entre dans le gouvernement et si la Grèce est délivrée de l'intervention étrangère, si elle est débarrassée de la brutale intervention de M.M. Mac Veugh, Griswold et Henderson.

L'amnistie pour les communistes c'est l'E.A.M. associé au gouvernement; c'est la « démocratisation » de l'administration des forces armées, des corps de la sûreté, c'est la Grèce livrée pieds et poings liés au parti communiste. A ces conditions la « démocratie » de Marcos est prête à cesser les hostilités.

Dans ces conditions, il est très souhaitable, mais très peu probable que l'amnistie aura des résultats sérieux. On signale néanmoins, chez les milieux communistes Grecs — qui n'ont pas l'habitude d'agir de leur propre chef — une tendance à ouvrir quelques vagues négociations dans le dessein manifesté de faire tourner la situation en longueur; dans l'espoir évident de quelque fissure. Mais que leur espoir sera trompé, l'unanimité de la Chambre en est la promesse et la garantie.

Aristo Joannidès

LA THRACE "SEPTENTRIONALE"

ET LE PAYS DES POMAKS

par N. MOSCHOPOULOS

I.

L'effronterie des Bulgares n'a d'égale, que leur félonie. Il en fut ainsi dans toutes les périodes de leur histoire, au Moyen-Age comme à l'époque contemporaine. En l'an de grâce 659 le « khan » (1) de la tribu bulgare des Hunno-Goundoures, Asparoukh (Aspar-khrouk), sollicitait et obtenait de l'empereur de Byzance, Constantin II (641-668) des terres dans la Dobroudja actuelle, non loin des bouches du Danube pour s'y installer. C'était la première installation de Bulgares dans la Péninsule Balkanique. En 796 le khan des Bulgares, Kardam interprétant les présents habituels de la cour impériale de Byzance comme un tribut en règle, envoya à Constantinople une mission pour réclamer ce « tribut ». La réponse de l'empereur Constantin VI est relatée en ces termes par le chroniqueur byzantin (Théophane) : « Et le Basileus, mettant du crotin de cheval dans un mouchoir lui envoya ce paquet, disant : Je t'ai envoyé tout ce qui te convient; tu es vieux et je ne veux pas que tu te donnes la peine de venir jusqu'ici. Mais je viendrai jusqu'à Markella; tu peux y venir et advienne ce que Dieu jugera ». (2)

Aujourd'hui, les mœurs du temps et les usages diplomatiques ne permettent pas une pareille réponse. Si en l'an de grâce 1946, les descendants d'Aspar-Khrouk après avoir, pour la troisième fois en l'espace d'une génération, trahi la cause des Alliés et combattu tout comme en 1914-1918, aux côtés des Allemands, demandent qu'on leur donne la Thrace Occidentale, on leur répond de notre côté par des arguments irréfutables.

I. — Histoire de la division administrative.

Le terme « Thrace Occidentale » n'existait pas dans l'Histoire géographique de la Péninsule des Balkans avant les événements du commencement de notre siècle. Il date surtout du Traité de Paix de Bucarest (28/10 août 1913) par lequel les trois alliés balkaniques d'alors (Grèce, Serbie et Monténégro), auxquels s'était, au dernier moment, adjointe la Roumanie, et avec le consentement des trois Grandes Puissances (France, Grande-Bretagne et Russie), cédèrent ou plutôt laissèrent à la Bulgarie vaincue dans la seconde guerre balkanique, la partie de la Thrace turque (ancien vilayet d'Andrinople, conquise dans la lutte commune contre la Turquie) comprise entre les

1) A cette époque les Bulgares, peuple asiatique ne race mongole, conservaient encore la langue, les us et coutumes, ainsi que les institutions tartares. Leur chef s'appelait «khan» tout comme dans les temps modernes les khans de Boukhara et de Khiva.

(2) Voici ce passage de Théophane, tel qu'il nous a été conservé : « Ὁ δὲ βασιλεὺς βαλλὼν καρβαλίνας ἀλόγου εἰς μανθῆλιον ἐπεμψεν αὐτῷ εἰπὼν, ὅτι οἷα μὲν σοὶ πρέπει ἀπέστειλά σοι γέρον δὲ εἶ και οὐ θέλω κοπιᾶσης ἕως τῶν ὄδε. ἀλλὰ ἔρχομαι ἕως Μαρκέλλαν και ἔξελθε και εἴ τι κρινεῖ ὁ Θεός ».

fleuves Evros (Maritza) et Nestos. C'est à partir de cette date que le terme « Thrace Occidentale » fut consacré pour la partie de la Thrace attribuée ainsi à la Bulgarie, tandis que la partie restée à la Turquie fut, dès lors, appelée « Thrace Orientale ».

La « Thrace Occidentale » resta sous l'administration bulgare pendant cinq ans (1913-1918) c'est-à-dire jusqu'au moment où les Bulgares, battus aux côtés de leurs alliés allemands par la Grande-Bretagne et la France assistées de la Grèce, furent obligés, par les traités de Neuilly (14/27 novembre 1919) et de Sèvres (28/10 août 1920) de céder aux Puissances victorieuses de la Grande Guerre, et par celles-ci à la Grèce, la partie Sud, et précisément les 3/5 environ de cette même province, tandis que les deux autres cinquièmes, par une flagrante injustice commise au détriment de la Grèce, furent laissés à la Bulgarie et incorporés dans la Thrace du Nord proprement dite (que les Bulgares appellent « Bulgarie du Sud ») et qui n'est autre que la province autonome de la « Roumélie Orientale », créée par le Traité de Berlin de 1/13 Juillet 1878.

Les parties de la Thrace Occidentale laissées à la Bulgarie appartenaient aux anciens districts turcs d'Ahi-Tchélibi (chef lieu Pachmakli), Eghri-déré, Kirdjali, Sultan-yéri, Dari-déré et Ortakeuy. Elles ont formé les districts bulgares de Pachmakli et Mastanli, qui furent récemment absorbés dans le département de Stara-Zagora (en turc Eski-Zaghra).

II. — La population grecque et l'administration ecclésiastique.

Cette partie de la Thrace Occidentale avait, autrefois, une population grecque très importante au point de vue de la culture intellectuelle et de sa participation au développement économique du pays. Au point de vue ecclésiastique ces populations grecques orthodoxes relevaient de l'archevêché (métropole) de Lititza dont le siège, à l'origine dans la localité de ce nom, fut transféré à la petite ville voisine d'Ortakeuy, chef-lieu du district (caza) du même nom, 40 kilomètres environ au S.E. de la ville d'Andrinople.

Le diocèse ecclésiastique de Lititza est mentionné dans l'histoire dès le IX^e siècle de notre ère, c'est-à-dire à l'époque des incursions bulgares dans les territoires de l'Empire grec de Byzance. Erigé plus tard en archevêché avec, pour titulaire un métropolitain grec orthodoxe, il était habité par une très nombreuse population grecque et joua un rôle important dans la défense des frontières de l'Empire. Sous l'empereur Jean Cantacuzène VI, couronné dans la ville de Didymoteichon (Démotika), situé un peu plus au sud, nous la voyons prenant part dans le conflit entre celui-ci et l'Empereur Jean V, au côté de ce dernier.

Après la conquête de la Thrace par les Turcs (1360), Lititza suivit le sort des autres villes et régions de l'Empire grec. Elle fut saccagée et disparut pour quel-

que temps. Mais elle fut reconstruite plus tard et des Turcs vinrent s'y installer. ainsi qu'il appert des tombeaux turcs qu'on voit, au nord de la ville. Ces premiers Turcs ont disparu bien vite, on ne sait précisément pas quand et pourquoi. Peut-être parce qu'ils se trouvèrent dans un milieu nettement grec et que, dans les premiers temps de la conquête la conversion des habitants de la rase campagne à l'islamisme n'avait pas encore pris l'extension de la période qui suivit, au point de pouvoir servir d'appui aux Turcs établis dans les villes. Toujours est-il que Lititza, jusqu'avant la fin du siècle dernier, était nettement grecque. Détruite en 1790 par les Kirdjalis, soldats irréguliers turcs qui s'étaient révoltés contre l'autorité du Sultan, elle fut reconstruite et repeuplée par des Grecs. Cédée par le traité de Bucarest (1913) à la Bulgarie, elle vit ses habitants grecs émigrer en Grèce.

Le diocèse ecclésiastique de Lititza s'étendait autrefois jusqu'aux limites de ceux de Nevrokop et de Komotini, au sud-est. Mais après la conquête turque son étendue diminua. Nombre de villages de la région montagneuse, notamment ceux habités par des Bulgares, durent adopter l'islamisme, tandis que les habitants des contreforts du Rhodope conservèrent la foi chrétienne. Même ceux des Grecs qui furent convertis de force à l'islamisme, adoptèrent les dogmes de la secte turque des Kyzyl-baches (Têtes-Rouges) qui conservent beaucoup de coutumes chrétiennes et, jusqu'en ces derniers temps, ne cessèrent d'avoir conscience de leur origine chrétienne. Des plaques sépulcrales avec des inscriptions grecques, des ruines d'Eglises chrétiennes, des chapiteaux avec la croix, des toponymes grecs indiquent assez leur origine grecque orthodoxe.

Toujours est-il qu'à la suite de ces conversions, les limites du diocèse (métropole) de Lititza furent assez restreintes, de sorte qu'en 1875 il ne comptait plus que 28 villages, dont 18 habités par des Grecs parlant grec et 10 par des Chrétiens bulgarophones d'origine grecque.

Depuis la mort de son dernier métropolitain, Mgr. Nikodimos, en 1930, le diocèse archiepiscopal de Lititza reste sans titulaire.

L'importance de la population grecque du diocèse de Lititza, même après les conversions à l'islamisme, c'est indiquée par le nombre des écoles grecques. D'après un auteur italien Giovanni Amadori Virgili, qui écrivait en 1908, il y avait : Dans le caza d'Orta-keuy, 21 écoles grecques avec 1312 élèves; dans le caza d'Ahi-Tchélebi, 2 écoles grecques avec 118 élèves. (Voir la carte du vilayet d'Andrinople, avec Tableau statistique des écoles, annexée à son ouvrage intitulé « La questione rumeliota e la politica italiana »).

III. — La population musulmane. — Les Pomaks, leur origine, leur sentiment nationale, leurs préférences.

Il est un fait incontestable. C'est que la population de cette partie de la Thrace Occidentale, dans les années qui ont précédé les guerres balkaniques de 1912-13, notamment dans les régions occidentales, était, en grande partie, musulmane. Elle appartenait à la race des Pomaks dont l'origine est assez obscure. Certains ethnologues, comme Fligier (*Ethnologische Entdeckungen im Rhodoper-gebirge*, Wien 1879) et Tomaschek considèrent les Pomaks comme des anciens

Thraces convertis à l'islamisme. Or on sait que les anciens Thraces appartenaient à une race étroitement apparentée aux anciens Grecs. Le professeur Jirecek, un auteur tchèque, nettement bulgarophile (*Das Fürstentum Bulgarien*. Wien 1891, page 115), croit qu'ils peuvent être des Grecs convertis à l'islamisme.

« Dans le Rhodope, dit-il, en dehors des Grecs de Stanimachos, où se trouvent d'autres restes des anciennes populations byzantines, parmi les Musulmans bulgares, il y a aussi, dans la montagne, quelques Musulmans Grecs. D'après les récits des gendarmes musulmans qui m'accompagnaient, le gros village de Liabovo (90 maisons), au sud de la ville de Nevrokop, est habité par des Grecs qui professent la religion musulmane. De même le village voisin de Sozaïk, ainsi que Kornik durent avoir une population pareille qui, toutefois, a été bulgarisée, à la suite de son commerce avec les Pomaks voisins. D'après la traduction il y aurait une veine grecque chez les Pomaks d'Imros : de même la bourgade de Perustitza au milieu du pays montagneux. Nous avons entendu quelques noms de villages manifestement grecs (Mavroghy, Kokkino)...

Cette opinion du professeur tchèque est à retenir. Car il ne serait pas impossible que les Pomaks soient les descendants des anciens Agrianes, dont parle Hérodote et que certains auteurs byzantins, comme Amphipolite, appellent « Achridos ». Il y a, en effet, des endroits où les Pomaks, aujourd'hui encore, sont désignés sous le nom d'« Achrianes ». Dans tous les cas ils ne sauraient être considérés comme Bulgares : il leur manque surtout le principal critérium de la nationalité, la volonté d'être et la conscience nationale. Car il est un fait, c'est que les Pomaks ont toujours manifesté la haine la plus profonde contre les Bulgares. En 1876, ce sont eux qui ont commis des atrocités contre les Bulgares. En 1913 ils se sont opposés à l'annexion de la Thrace Occidentale à la Bulgarie. Et, au moment des négociations de paix turco-bulgares à Constantinople (Septembre 1913), ils se sont, d'accord avec les Turcs de cette province, révoltés et ont fondé la « République de Gumuldjina » (Gumuldjina est le nom turc de la ville de Komotini). Ils ont alors appelé à leur secours les Grandes Puissances alliées. Le général Savoff, chef de la délégation bulgare pour les négociations avec la Turquie — il avait été aussi généralissime de l'armée bulgare — conçut alors les plus graves inquiétudes à la réception des nouvelles annonçant, chaque jour, le développement de cette affaire de la République Pomaque. Et ce sont, sans doute, ces inquiétudes qui le firent passer par toutes les exigences des Turcs.

La Thrace Occidentale toute entière, jusqu'à la Maritza, était alors occupée par l'armée grecque, qui venait de battre l'armée bulgare. La Grèce, si elle voulait, pouvait alors profiter de ce mouvement pomaque et de la faiblesse de la Bulgarie pour garder le fruit de ses victoires. La Bulgarie se trouvait dans l'impuissance de rien faire. Le gouvernement bulgare ne pouvait même prendre possession des territoires que, grâce à l'esprit de conciliation de la Grèce, le traité de Bucarest attribuait à la Bulgarie. Il est allé même jusqu'à prier le gouvernement grec — et celui-ci a accepté — de laisser encore ses troupes dans la Thrace Occidentale jusqu'à ce que la Bulgarie fût en état d'envoyer des forces bulgares suffisantes pour occuper cette province.

Ce sentiment d'hostilité nettement prononcée des Turcs et des Pomaks contre les Bulgares s'explique par le fait que ces derniers, pendant les quelques mois de l'occupation bulgare, entre la première guerre balkanique et la seconde, avaient commis des atrocités et des excès — tout comme, de 1941 en 1945, pendant leur alliance avec les Allemands — qui ont laissé dans le pays le souvenir le plus horrible. De plus, pendant cette occupation de quelques mois, les Pomaks, ou du moins un grand nombre d'entre eux furent forcés de se convertir au christianisme. Les Bulgares ont nié ce fait. Mais il est un autre fait patent celui-là, c'est que, lors de la signature du traité de paix turco-bulgare à Constantinople, le 29 Septembre 1913, les délégués bulgares, cédant à la pression des Turcs, ont dû signer une annexe secrète par laquelle la Bulgarie consentait à ce que les Musulmans qui, pendant l'occupation, s'étaient déclarés Chrétiens, reprissent leur foi islamique. En signant ce papier, la délégation bulgare reconnaissait officiellement la violence exercée contre les Musulmans. Et on est en droit de se demander pourquoi toute cette complaisance à l'égard des Turcs. La réponse à cette question est que la Bulgarie, méditant déjà la seconde guerre balkanique contre ses alliés de la veille, tablait sur une coopération avec les Turcs pour une marche contre Salonique. En tout cas, le protocole secret turco-bulgare est encore une preuve de ce que les Pomaks sont loin d'être Bulgares. On le savait bien à Sofia. En 1915, un diplomate bulgare, M. Strassimiroff, écrivait dans le « Dnevnik » de Sofia (18 juillet 1915) qu'« il est indispensable de désarmer les Pomaks qui, tant qu'ils conservent leurs fusils, considèrent le régime bulgare comme provisoire ».

Strassimiroff avait raison, car au lendemain de l'armistice du mois d'Octobre 1918, les Pomaks adressèrent à la Conférence de la Paix plusieurs pétitions contre leur attribution éventuelle à la Bulgarie. Mais le vrai sentiment des Turcs de la Thrace Occidentale, donc aussi des Pomaks, à l'égard de l'administration bulgare fut manifesté d'une façon solennelle dans une lettre que les députés turcs de cette province au Sobranié (Chambre des députés) bulgare ont adressée, le 31 décembre 1918, au général Franchet d'Esperey, commandant en chef des forces armées alliées de l'Orient et dont voici le texte :

Sofia, le 31 décembre 1918.

Au général d'Esperey.

Mon général,

Les soussignés, Turcs Musulmans, députés de la Thrace Occidentale au Parlement bulgare, qualifiés, par conséquent, pour représenter cette région après nous être formellement persuadés qu'il est tout à fait impossible à nos compatriotes demeurant là-bas de vivre sous le gouvernement bulgare, vu le manque total de tolérance que les Bulgares montraient et qu'ils montrent encore envers nous, comme envers tous ceux de leurs sujets qui ne sont pas Bulgares de race, et à cause des vexations et des abus fréquents et indignes d'une nation civilisée qu'ils commettent, d'accord avec tous nos compatriotes de la Thrace Occidentale, avons eu l'honneur de demander une audience au général Chrétien, commandant des troupes alliées d'occupation en Bulgarie.

Notre but était de lui exposer que toute la région comprise entre la Nèsta et la Maritza, la mer et à

peu près l'ancienne frontière turco-bulgare de 1912, divisées en préfectures, celle de Gumuldjina (districts de Gumuldjina, Isketché, Egri-déré, Daridéré, Pachmakli, Ahi-tchélibi, Kirdja-Ali, Kochi-kavak, Ortakeuy, Sofoulou, Féré, Dédéagatch) et celle de Karaagatch-odrin (districts de Karaagatch, Moustafa-pacha et Démotika) est habitée par une masse compacte de Turcs Musulmans, d'une minorité grecque et de quelques Bulgares.

Nous voulions, en outre, au nom de cette majorité écrasante, le prier de vouloir bien nous protéger, afin que ceux de nos compatriotes de la Thrace Occidentale, émigrés en Turquie, puissent librement regagner leurs foyers, que les vexations et abus bulgares en Thrace contre nos malheureux compatriotes prissent fin et qu'une mesure fût prise au Congrès de la Paix en notre faveur, vu que, sans garantie, notre vie ne serait pas possible sous la domination bulgare.

N'ayant pas encore été reçus par le général Chrétien, nous nous sommes permis, dans un rapport, dont copie ci-jointe, d'exposer la situation de la Thrace Occidentale avec statistiques exactes à l'appui, que nous lui avons remises, et nous nous réservons de lui demander son intervention pour la protection actuelle de nos compatriotes en Thrace.

Malheureusement, les vexations et les abus bulgares vont s'aggravant et se multipliant chaque jour contre nos compatriotes. Une irritation sourde contre les Bulgares se fait sentir en Thrace et il ne serait pas impossible qu'elle éclatât un jour ou l'autre contre ses oppresseurs. Nous avons, plus d'une fois, interpellé au Sobranié les ministres bulgares au sujet de leur administration impossible en Thrace Occidentale, mais le gouvernement n'entend donner aucune satisfaction. Il est même arrivé à vouloir démolir la seule mosquée turque qui se trouvait à Sofia, ce qui prouve sa tolérance.

Mon général,

Au moment où la guerre mondiale, menée pour les principes immortels de l'égalité et de la justice vient de finir, au moment où le Congrès de la Paix va établir, sous une forme durable, ces principes éternels, il ne serait pas juste de nous laisser souffrir sous le joug le plus dur et le plus impitoyable qu'on puisse imaginer, sous le joug bulgare.

En attendant les mesures qui seront prises au Congrès de la Paix à ce sujet et qui, nous l'espérons, seront de nature à nous libérer, par n'importe quels moyens, des Bulgares, pendant toute la durée de l'armistice, nous vous prions instamment, mon Général, de prendre une mesure militaire, même provisoire, pour améliorer notre situation qui est intolérable.

Une occupation de la Thrace Occidentale par les troupes alliées mettrait fin à nos maux et préviendrait toute agitation qui, comme nous venons de l'exposer, est à craindre. Il serait désirable que des troupes Helléniques prissent part à cette occupation, vu que les Grecs se trouvant en Thrace subissent les mêmes vexations que nous, que les Hellènes se sont toujours montrés libéraux envers nous, que c'est une nation avec laquelle nous pouvons très bien nous entendre et qu'ils pourraient en même temps que leurs compatriotes, nous protéger, nous qui nous nous trouvons dans les mêmes conditions, contre les vexations et les abus des Bulgares.

Veillez agréer, Excellence l'assurance de notre respect le plus profond.

Mehmed Djémal, Ismail Hakki, Sélim Nouri, Tevfik, Edham Rouhi, Savfet Chukri, Mehmed Hachim, Kémal.

Cet important document prouve deux choses : 1) que les Pomaks musulmans, instruits par une expérience de cinq années de domination bulgare, avaient en horreur le régime bulgare; 2) que ces populations, dès cette époque manifestaient une confiance pleine et entière envers l'administration hellénique qu'ils préféraient à toute autre. Et, naturellement, cette confiance doit avoir été renforcée davantage par ce qu'elles apprenaient de leurs correligionnaires de la Thrace Occidentale (grecque), lesquels, sous le régime hellénique, jouissaient d'un traitement absolument équitable et d'une parfaite égalité avec la population grecque orthodoxe, et cela aussi bien en ce qui concerne l'entretien de leurs écoles que pour ce qui est de leurs fondations pieuses et de leurs établissements de bienfaisance et d'utilité publique, émergeant, sur le budget de l'Etat, de crédits amplement suffisants, parfois supérieurs à ceux des établissements similaires des communautés grecques.

Le nombre total des Pomaks de la région dont il s'agit ici est de :

Dans la Préfecture de Pachmakli : 37.204 (dont 17.515 dans la sous-préfecture de Dovlen). — Dans la préfecture de Mastanli : 39.554 (dont 2.060 dans la sous-préfecture de Mastanli).

Soit en tout 76.758, c'est-à-dire la presque totalité de la population régnicole de cette zone, moins, naturellement, les colons Bulgares, introduits et établis dans le pays après l'échange des populations grecques et bulgares en vertu de la convention gréco-bulgare sur l'échange volontaire des populations (traité de Neuilly de 1919).

En dehors de ces Pomaks, ils y en a aussi quelques-uns dans le département de Petritch.

N. Moschopoulos

Amour, notre sûre éternité...

*Le soir, à l'horizon flamboie
Comme l'incendie d'un grand bois;
Les cris aigus des hirondelles,
Qui sillonnent à grands coups d'ailes
L'ample nue, tournoient dans les cieux
D'un bleu mousseux, vaporeux,*

*Pendant que le soleil s'abaisse
Et, soudain, dans la mer s'affaisse
Et disparaît comme une barque
Qui coule, tout à coup, au large;*

*Sur les balcons noyés d'odeurs,
Les femmes pleines de moiteur,
Pressées par la molle atmosphère,
Soupirent un peu et espèrent
Je ne sais quoi, troublées, pâmées,
Tant leur être est affamé,
Tant le soir vibrant prend pour cible*

*Les germes secrets, invisibles
Qui halètent de vie possible
Dans le mystère de leurs corps
Prêts pour les plus tendres accords.
— O Petites cellules des germes de vie
— Qui stagne, latente, vaguement endormie! —
Petite cellules! Pareilles aux racines,
Encloses au tréfonds de la chair féminine
Comme, dans les prairies labourées, les graines
Qui éclatent dans l'obscurité souterraine,
Perforent le noir soi et, au soleil, érigent
Comme un prolongement, vert, suave, des tiges
Et couvrent les brûlantes plaines de moissons
Lumineuses et dorées comme les rayons
Qui giclent, des hauteurs du chaud azur,
Quand vient juillet gonflé d'odeurs et de verdure,
Saturé d'onctueux parfums de fruits mûrs!
— Petite cellules! O secrètes racines
Qui faites frémir, de tendre émoi, les poitrines,
Les genoux, les mains des rêveuses jeunes femmes
Qui accueillent l'ardeur de l'été dans leurs âmes
Qui s'ouvrent, le soir, comme de lourdes grenades
Que l'ample pression des grains pourprés, serrés,
force*

*Et qui, de chaleur, craquent, se brisent, éclatent,
Et offrent la rouge blessure de l'écorce
Aux bourdonnantes abeilles, couleur d'agate
Pareilles à des étincelles d'or fin, mat!*

*— O secrètes racines! Petites cellules
Que le puissant désir harcèle au crépuscule,
Quand tremble le cœur, qu'un rêve de bonheur hante
Quand le jeune sang coule plus vite dans les veines
Et répand son rouge torrent de fougue saine
Dans l'organisme humain, palpitant d'attente!*

*— O petites cellules! Racines captives
Dans la chair molle, nostalgique, et inactive
Il suffirait pour vous faire jaillir, vous délivrer
Du souffle embaumé du pollen mystérieux, secret
Qui gicle, du cœur de l'été, et va aventureux
A l'heure où l'ardeur s'avive, vers les corps
voluptueux*

*Qui s'enlacent et s'unissent, graves et haletants,
Vers les corps qui échangent l'espoir d'être éternels
Et s'étreignent, soumis à l'ordre universel,
Avec des gestes vifs, désordonnés et innocents!*

*— O doux pollen! O subtil, suave et fécond pollen
Qui insinues ta force créatrice aux profondeurs
Des douces fleurs et de la chair, altérée de langueur!*

*— O pollen! Amour qui ploies un cœur sous un
autre cœur!*

*O pollen! Vie transmissible, depuis le premier été!
Je te chante, ce soir! C'est par toi que l'être humain
Se sent uni, dans le temps et dans l'espace, à jamais,
Aux générations d'avant, aux générations d'après!*

— O puissant amour! C'est toi notre sûre éternité!

Diane De Cuttoli

POÈMES CHINOIS

présentés par MARCEL BRION

La poésie chinoise est une poésie « ouverte ». Elle ne se barricade derrière aucun hermétisme. Elle n'est pas impénétrable. Elle est souvent énigmatique, mais son énigme est si profond qu'on n'en atteint le secret que si l'on est soi-même « ouvert », en état de parfaite disponibilité. Pour la pénétrer et surtout pour se laisser pénétrer par elle, il est nécessaire d'avoir fait en soi le vide, d'avoir oublié tout ce qu'on connaissait, dans le mépris de la vaine science et de la science vaine. C'est une poésie qui implique une communion profonde avec les choses, qui est la poésie même de la communion. Elle est d'une essence infiniment subtile, encore qu'on puisse la commenter longuement. Un poème a plusieurs significations souvent ; il est chargé d'allégories, de symboles, d'allusions raffinées, dont la plupart naturellement sont perdus pour le lecteur occidental. Non seulement parce qu'il lit ces poèmes dans une traduction, mais aussi parce qu'il ne peut éprouver tout le sens dont se chargent certains noms de pays, certains sites, certains noms de personnages anciens. Nous n'en pouvons recevoir que le message le plus superficiel (le plus « pittoresque »), et aussi le plus intime quand nous avons su trouver la route qui conduit au cœur même du poème.

De même que dans les peintures chinoises il y a toujours une certaine « direction », et celui qui contemple ces peintures ne les comprend, « n'entre dedans » que s'il prend le juste chemin, le chemin qui lui est indiqué parfois par les êtres qui sont là pour le guide, par ces minuscules personnages qu'on voit arrêtés sur un pont, en route vers une cascade, accoudés sur un pin tordu. Regarder une peinture chinoise est une action de l'intelligence et des sens ; il faut s'accorder à son rythme, accompagner ses cadences, mesurer son propre pas sur ses progressions. De même le poème qui semble suggérer un certain état d'immobilité est au contraire soulevé d'un dynamisme intense et puissant.

La curiosité n'est pas l'état d'esprit qui convient pour parvenir au cœur du secret. L'érudition non plus. Il n'y a pas d'autre secret d'ailleurs que celui que nous portons en nous-mêmes et que le poème doit nous aider à découvrir. Un état d'amour est préférable. Une grande patience aussi et un silencieux recueillement. Si l'on considère le poème comme une sorte de moment parfait, de suspens au bord de l'éternel, à la fois immuable et mouvant, on est assez proche de sa véritable signification. Ce processus d'i-

dentification que réclament toutes les œuvres de l'art d'Extrême-Orient, cette plongée dans l'objet, sans espoir de retour et uniquement pour retrouver au delà de l'objet soi-même « plus » l'objet soi-même devenu l'objet, cela peut-être est la véritable clef.

Ces poèmes sont assez proches aussi de ceux des mystiques d'Occident. Ils représentent à leur manière un certain état de sainteté. Certes il y a aussi la pure délectation : à cet égard un poème de Wang Wei, de Pu Chu I, de Tou Fou peut être entendu comme une épigramme de Méléagre, un poème de Walter Savage Landor ou du « Divan » de Goethe ; avec tout ce que cette délectation d'une qualité suprême implique de magie, d'« orphisme » au delà de la simple délectation. Et que peu spirituelle serait cette délectation si elle ne nous conduisait par les chemins les plus discrets jusqu'aux Mères.

Les vieilles chroniques racontent qu'un peintre chinois ayant peint pour un empereur sur un mur un vaste paysage figura au bas du mur une petite grotte. Le jour où il amena l'empereur en présence de son œuvre achevée, il le conduisit devant la grotte et l'invita à y pénétrer avec lui. L'empereur hésita ; c'était un homme raisonnable. Comment entre-t-on dans une grotte peinte sur un mur ? Le peintre sourit, excusa cette hésitation, haussa les épaules comme pour dire que c'était bien dommage et lui-même entra délibérément dans la grotte peinte où il disparut.

Pour comprendre la peinture chinoise et la poésie chinoise, si étroitement associées car les peintres généralement sont en même temps les poètes, et que poèmes et peintures ne sont que deux expressions différentes des mêmes « états », il faut entrer délibérément dans les grottes peintes qu'on rencontre et ne pas se demander si elles ont deux ou trois dimensions. Les « dimensions » de l'art chinois ne sont pas les mêmes que les nôtres. Ni notre raison, ni nos critères habituels ne sont valables ici. Il faut nous renouveler, oublier, ignorer. « Le chemin sur lequel on peut cheminer n'est pas le véritable chemin. » Telle est la phrase liminaire du livre sublime, du Tao te King ; le poteau indicateur. Il existe peut-être d'autres chemins aussi. De tous lequel est le véritable ? Celui qui vous transforme et vous transfigure, et sur place même vous conduit au but.

S'il y a un but.

Marcel Brion

Du haut de la montagne, une grande étoile
EST tombée à travers le ciel, d'est en ouest.
La lune, se berçant, pleine et lente,
monte de la gorge luisante.
Dans la bonne nuit froide, je trotte,
cheveux au vent, manches flottantes,
De faibles brises dénouent des parfums étrangers.
La rosée fait briller les érables frottés de lune.
Les rêves qui s'égouttent de branche en branche
murmurent à mon luth : « Pourquoi dors-tu ? »
Mes mains s'arrêtent sur les cordes attentives,
Mon cœur répond tout bas : « Je suis le luth. »

Anonyme de l'époque Song.

L'étang est envahi par les roseaux.
L'eau froide lèche ses bords à petits coups.
Le soleil se couche là où la montagne se partage.
Monté sur son buffle, le petit berger
rentre chez lui;
et de sa flûte et de son cœur
monte une indistincte mélodie.

Lei Ghen

Vous me demandez
pourquoi je vis ici
dans la montagne
verte comme le jade.
Je souris
et je ne répons pas.
Mais la paix
habite dans mon cœur.
En vérité
j'ai caché dans ma poitrine
un paradis inconnu
des hommes qui restent à la ville.
Les pétales du pêcher
se détachent de la branche
et flottent, silencieusement,
tout le long du ruisseau.

Li Tai Po

Sur la rive occidentale du fleuve
S'allongent les arbres embrumés.
Je ne peux voir la route
Qui longe la rive orientale,
Mais dans mes rêves j'invente
Que je puis sans danger l'atteindre
Et que le fleuve ne m'est pas obstacle.
Assis devant ma lampe, j'écris
D'innombrables lettres à mes amis.
Mais je n'ai personne pour les leur apporter.
Je chercherai une oie sauvage solitaire
et la chargerai de ces messages.
Mais l'automne déjà s'achève
Et les oies sauvages sont toutes parties.

Huang T'ing Chien

Je vis dans la solitude au delà du monde,
je jouis en silence de mon isolement,
je noue plus étroitement la corde de ma porte,
je bouche ma fenêtre avec des racines et des
fougères.
Mon cœur est en accord avec l'esprit du printemps;
et quand l'année s'achève l'automne est dans
mon cœur.
Et tandis que je suis les changements du monde,
ma cabane devient un univers.

Lu Yun

J'ai passé la nuit
dans le temple
sur le sommet de la montagne.
J'étais si haut
au-dessus de la terre
qu'en étendant la main, semblait-il, seulement,
je pourrais, cueillir les étoiles dans le ciel.
Je n'ai même pas osé
élever la voix.
J'avais peur
de troubler
les habitants du ciel.

Li Tai Po

Ecoute ! Il y a l'homme :
l'homme, la plus divine des choses.
Son cœur a connu les naufrages de mille espoirs.
Son front porte les rides de cent tragédies.
Les soucis ont rayé et rayeré son âme.
Il plie sous le poids de sa vie la plus profonde.
Et pourtant il poursuit la quête
de l'inaccessible
et il s'attriste sur les continents inconnus.

Ou Yang Hsiu

Au bord de quelque rive ténébreuse...
s'élève un magnifique palais
bâti jadis par un roi des Tang.
Des pendants de jade sonnaient à sa ceinture,
des cloches d'or accompagnaient son chariot.
D'étranges hôtes, aujourd'hui, errent
à travers les salles sonores,
et le triste crépuscule lâche ses averses
sur les fenêtres déchiquetées.
Les nuages lents, teintés de soleil, se mirent
un à un, bleutés, dans l'eau,
puis s'en vont à la dérive,
comme s'en vont toutes choses.
Les étoiles poursuivent leur marche hors du temps.
Combien de lunes d'automne
ont-elles baigné les murs de ce palais
et frôlé ses poutres branlantes ?
Qu'est devenu le royal bâtisseur ?
Un roi de la poussière ?
Un empereur de rêves ?

Wang Po

LA VIE MUSICALE

GEORGES BIZET SYMPHONISTE

Le nouveau ballet dont M. Balanchine a réglé la chorégraphie à l'Opéra — « Le Palais de Cristal » — a pour auteur Georges Bizet mais c'est en vain que l'on chercherait ce titre parmi les ouvrages que nous a laissés l'auteur de « Carmen ». On n'y trouverait pas davantage, à moins de consulter les articles publiés vers 1935-1936 dans les revues musicales, la « Symphonie en ut majeur » dont la partition a servi pour ce ballet, car cette symphonie, composée par Bizet en 1855, alors qu'il était encore l'élève d'Halévy au Conservatoire et qu'il n'avait que dix-sept ans, fut longtemps ignorée. Le manuscrit en fut égaré, ou plutôt oublié parmi d'autres, à la bibliothèque du Conservatoire.

Bizet, prix de Rome en 1857, et qui, peu avant, avait partagé avec Lecocq, le premier prix au concours d'opérette ouvert par Offenbach n'attachait d'ailleurs lui-même aucune importance à cette production de sa jeunesse.

Il avait tort, comme on le verra; mais ses idées, comme celles de ses contemporains, l'inclinaient vers le théâtre, où il devait si bien réussir. Ce ne fut donc que vers 1930 qu'un musicologue de Glasgow, M.D.-C. Parker, attira l'attention de Félix Weingartner sur la « Symphonie en ut » dont le manuscrit autographe était conservé à la Bibliothèque de la rue de Madrid. Weingartner le fit copier et en dirigea la première exécution à Bâle le 26 février 1935. Depuis, la Symphonie de Bizet a reparu maintes fois, et toujours avec succès, au programme des concerts.

L'œuvre, certes, est juvénile; mais elle est pleine de flamme et elle atteste les qualités de Bizet qui eût aussi bien pu faire carrière de symphoniste que de musicien dramatique, si les circonstances et les goûts de son époque ne l'eussent décidé à choisir le théâtre. Ce qu'il a écrit pour le concert vaut, en tous cas qu'on l'estime au plus haut prix, et non point seulement parce qu'une signature illustre peut susciter la curiosité, mais bien à cause de la valeur de ces ouvrages.

Quand on écoute la « Symphonie en ut », on est, en effet, étonné de trouver tant de maturité dans une composition d'un musicien de dix-sept ans. Sans doute n'est-ce point un chef-d'œuvre comparable à « Carmen » — ni à « l'Arlésienne » — mais, tout Bizet est là, et mieux qu'en germe déjà, il s'épanouit dans les quatre parties de la symphonie; déjà, sa maîtrise, respectueuse du plan classique, s'affirme en dépit des contraintes du plan.

Le second mouvement, l'adagio, suffirait, à lui seul pour attester la forte personnalité de l'auteur avec la mélancolie du solo de hautbois qui lui sert d'introduction. L'allegro vivace est d'une variété jallissante, et le finale ne lui cède en rien, qui fait présager le beau poème de « Roma » et la noble ouverture de « Patrie ». Avec l'orchestration de quatre des douze pièces pour piano réunies sous le titre de « Jeux d'Enfants », c'est tout ce que Bizet a écrit pour le concert. Mais, peu importe la brièveté de cette liste, puisque rien de ce qui la compose n'est indifférent.

L'originalité de Bizet est difficilement définissable : aucun musicien n'a été moins systématique, aucun n'a été plus spontané. Il déborde de vie, de verve,



Georges Bizet

d'enthousiasme. Mais il sait s'attendrir et rêver, il s'abandonne volontiers à la mélancolie il est sensible et généreux; la guerre de 1870, la défaite, la Commune le bouleversent et le transforment, ajoutent à ses dons innés une gravité que l'on chercherait en vain dans ses ouvrages antérieurs. Il devient, en même temps, plus sévère envers lui-même, son art se concentre et se dépouille de l'accessoire, répudie les conventions. Il meurt, hélas, à trente-sept ans, incertain du sort réservé à sa « Carmen » dont le succès ne se dessina que lentement avant qu'il ait eu le temps de se rendre compte lui-même de la valeur du chef d'œuvre.

Pierre Lalo a conté cette anecdote où le caractère de Bizet, sa franchise, se révèlent exactement comme on les voit dans sa musique : c'était au lendemain de la première de « Gretna-Green » que Guiraud, l'intime camarade de Bizet venait de donner à l'Opéra, et, chez Edouard Lalo, des amis — Saint Saëns, Reyer, Franck, Castillon se trouvaient réunis. Massenet arrive, et « non par fausseté, mais par désir caressant d'être agréable à chacun, s'approche de Guiraud et commence à le couvrir d'éloge et de fleurs. Bizet, à ce moment, se dresse et interrompt Massenet : « Tais-toi ! Tais-toi ! tu me dégoûtes ! Tu nous dégoûtes tous. Tous, ici, nous aimons Guiraud autant que toi, plus que toi. Et pour moi, Guiraud, c'est mon frère ! Mais aucun de nous ne peut lui dire qu'il admire « Gretna-Green » parce que nous ne le pensons pas. Et toi qui ne le penses pas davantage, tu viens lui parler de chef-d'œuvre ! Tu n'es qu'un faux ami ! Tu me dégoûtes ! » Massenet, ahuri, écrasé, essaie de

se défendre. Mais en vain. Cependant que le brave Guiraud recevant cette furieuse douche amicale, a l'air d'un chien sous le jet d'un tuyau d'arrosage. Tel à travers la brume des années, m'apparaît Bizet: bon, droit, généreux, violent, dévoué à ses amis, incapable d'envie ou d'intrigue, et du moins jusqu'au dernier jour de sa vie, rempli de foi en son art et de confiance dans l'avenir... »

Et tel nous le montre, dès la dix-septième année de son âge, cette « Symphonie en ut majeur », si sincère, si généreuse, et si pleine de promesses, — des promesses que l'Opéra met en pleine lumière en faisant au « Palais de cristal » une place au répertoire auprès des « Jeux d'enfants ».

René Dumesnil



Une toile de Raoul Dufy.

LA VIE ARTISTIQUE

RAOUL DUFY

En cette fin de saison qui vit se manifester les tendances les plus diverses, quelques aquarelles de Raoul Dufy accrochées sur les murs de la Galerie Louis Carré, ont suffi pour redonner, dans l'actualité, la vedette à l'un des plus grands peintres actuellement vivants. Si son nom ne vient pas tout de suite à l'esprit lorsqu'on cite les trois ou quatre plus grands des artistes français c'est le fait d'une injustice. Pourquoi cette injustice ? D'abord parce que l'art souriant de Dufy ne semble pas, au premier abord, se prêter aux longues discussions esthético-philosophiques, donc ne pas être pris au sérieux par les discoureurs. D'autre part, sur son œuvre, on n'a pas construit un système, parce que lui-même ne fait pas étalage de ses idées et que, de ce fait, nul n'a éprouvé le besoin de le transformer en chef d'école et de s'inscrire parmi ses adeptes. Ainsi Raoul Dufy s'isole, dans son temps, par la magie d'une expression dont le charme vient de lui seul et ne s'altère pas malgré la science technique de l'auteur. En effet, il est assez facile de prendre les apparences de Braque, de Matisse, de Picasso ou de Bonnard, de s'inspirer de leur technique et de la transformer en formule; c'est ce que l'on appelle faire école; mais imiter Dufy est autrement plus compliqué: il y faut tout d'abord une habileté de dessinateur qui est déjà un sérieux obstacle et élimine bien des suiveurs médiocres; Dufy a prouvé son originalité, non dans l'application de théories, mais au plus haut sommet de sa connaissance, au point où il peut être virtuose sans rien perdre de sa personnalité, de sa sensibilité ni de ce que sa science conserve, en apparence de spontanéité. Son art est trop lié à son apport personnel pour pouvoir inspirer d'au-

tres artistes: on n'y pourrait souscrire qu'en allant jusqu'au plagiat.

Il peut sembler pour le moins étonnant de placer aussi haut une œuvre qui, avant tout, paraît séduisante par des qualités de charme plus que de profondeur, mais il faut aussi se méfier et ne pas se laisser prendre à la fausse gravité des esthètes ni rejeter, comme facile, la science extrême d'un Raoul Dufy.

Il a su, avec les objets, se constituer une manière de vocabulaire. Lorsqu'il dessine, on a l'impression qu'il sait par cœur la forme de chacun des éléments du tableau. Il semble connaître ses modèles et les représenter selon un langage, un graphisme convenu. Chaque objet se traduit pour lui, par son schéma, tel un hiéroglyphe ou un idéogramme, mais non par un signe abstrait. Partant de ces formes savantes, auxquelles il réussit à donner une apparence élémentaire, il compose son tableau comme un poème, assemblant les objets comme le poète assemblerait les mots, accordant le rythme de leurs lignes et de leurs arabesques comme il accorderait des sons.

Il use, pour la couleur, des mêmes libertés et des mêmes transpositions, du même désir d'atteindre à une pureté exemplaire à force de raffinement et d'habileté. Paradoxalement il peut employer une couleur complètement opposée à la réalité pour obtenir la plus exacte expression de ce qu'il sent: je pense à certaines vues de Nice, où pour exprimer l'intensité du plein soleil il mit une grande tache noire au milieu de son tableau, obtenant ainsi un effet d'une violence que n'aurait procurée aucune autre couleur.

Cette habitude de jouer avec les formes et les tons, de leur faire exprimer leur poésie secrète et,

sans aucun doute, aussi celle qui est en lui-même, lui a permis d'aborder des sujets très différents et de les réussir avec un étrange bonheur. Certes, il est relativement facile de séduire lorsque le thème est un champ de courses ou une plage, mais lorsque Dufy traite, de la même façon, une batteuse mécanique sous un hangar c'est aller au-devant de la difficulté, et, l'on ne saurait nier les mérites de sa victoire.

Est-ce dans ses origines normandes, dans ses longs contacts avec les ciels marins, avec les vastes horizons que Dufy a trouvé cette légèreté de nature fraîche, cette façon de placer chaque thème dans un air limpide, cette sereine joie d'exister ? Mais les origines, non plus que les conditions de formation, ne

suffisent pas à expliquer les mérites d'un grand artiste. Qu'importe en effet les leçons que Dufy a reçues de ses maîtres à l'École des Beaux-Arts du Havre, et, plus tard, à l'École des Beaux-Arts de Paris ! Il compte par ce qu'il apporte de lui-même, par ce qu'il a su acquérir et qui correspond à ses besoins. S'il doit une partie de ses préférences et de son instinct au pays qui l'a vu naître, pour la suite il a su, au contraire, transporter sa propre vision dans les lieux où il est allé. Que ce soit sur les hippodromes de Longchamp ou d'Angleterre, à Deauville ou à Perpignan, il y a, dans toute son œuvre, et, avant toutes choses, sa propre présence, sa propre vision.

Raymond Cogniat

A L'OPERA DE PARIS

Pour leurs adieux, Balanchine et la Toumanova dans "Le Palais de Cristal"

Un article inédit de J. B. JEENER

Les durs hivers passés n'interdisent pas aux Parisiens de souffrir de l'exceptionnelle chaleur qui accable leur ville. Ils sont partis par centaines de mille vers les plages hospitalières de la Manche, de l'Océan et même de la Méditerranée, plus fraîche que leur asphalte en fusion...

Cependant, l'autre soir, l'Opéra connaissait l'animation des soirées de gala. On y donnait un spectacle de ballets. Prétendre que les spectateurs étaient venus avec l'arrière-pensée cruelle d'assister à une épreuve : danseurs contre canicule, serait de mauvais ton. La Danse a trop d'amis, trop de fervents. La vérité était plus noble : le maître Balanchine nous présentait sa dernière œuvre : « Le Palais de Cristal », avant de regagner les U.S.A., et Mme Tamara Toumanova la dansait, elle aussi, comme un adieu à cette scène sur laquelle elle a débuté et qui la reverra encore à son nouveau retour d'Amérique.

Le spectacle comportait trois ballets et Balanchine était le chorégraphe de chacun d'eux. De nombreux spectateurs connaissaient les deux premiers : « Sérénade » de Tchaïkovsky, et « Le Baiser de la Fée » de Strawinsky. C'était la huitième représentation de l'un et la sixième de l'autre. On attendait le « Palais de Cristal ». Il se présente avec franchise, comme un jeu chorégraphique sur la « Symphonie en ut » de Bizet. Pour beaucoup, ce fut une double révélation. Cette symphonie, pourtant remplie d'une verve parfois déchirante et toujours mélodique, reste en effet peu connue depuis qu'en 1935 Weingartner la joua à Bâle...

Ses quatre mouvements offrirent l'occasion à Balanchine de montrer successivement quatre couples, puis de les réunir dans un miroitement de couleurs. Il déploya pour cet adieu sa fantaisie la plus aérienne et la troupe entière, malgré deux seules semaines de préparation, ne se ménagea pas.

Pour sa part, la Toumanova, blanche et noire, romantique dans ses gestes et jusque dans ses yeux qui semblent seuls vivants — mais combien passionnément ! — dans son visage livide, paraissait n'être plus qu'une ombre légère et douloureuse au milieu de la joie. Lycette Darsonval demeura parfaite. Kalliougnny, une fois de plus en quelques semaines, rappela par ses bonds et son aisance l'incomparable Nijinsky...

Mais la chaleur qu'on avait oubliée revint dès que le rideau fut baissé. Ceux qui, par leurs applaudissements, avaient exigé cinq rappels, s'étonnèrent de leurs propres efforts et, incapables de bouger, se regardaient les uns les autres, guettant une aide improbable pour tenter de quitter leur siège transformé en ventouses...

Cependant, au Foyer de la Danse, au fond de l'Opéra, derrière l'immense scène grande comme la salle, une fête était préparée.

Danseuses en tutu, abonnés en habit et quelques rares invités se côtoyaient et se reflétaient dans les multiples miroirs. Un buffet était dressé. Le champagne et les boissons glacées y furent accueillis avec honneur.

Abreuvés et le jugement rendu plus clair, les invités s'aperçurent enfin, et non sans honte, de leur égoïsme. Ils n'osèrent plus regarder en face danseurs et danseuses dont le fard perlé témoignait suffisamment du récent effort. L'admiration fut alors à son comble.

Mais était arrivée l'heure des discours. Ils furent magnifiques de concision. Les congratulations mutuelles du directeur de l'Opéra et des artistes qui le quittaient n'en parurent que plus sincères. Aussitôt après, toujours émue, la Toumanova qui avait trouvé le temps de revêtir une robe, s'éclipsa. Il ne resta d'elle qu'un sourire que les miroirs se disputèrent un instant puis, inconséquents, détruisirent. Balanchine, lui, insouciant de ce qui n'est pas son art, expliquait l'avantage d'une certaine modification dans les costumes de ses interprètes puis il serra, une à une, les mains qu'on lui tendait...

Ce n'était pas un adieu. Comme la Toumanova qui va danser en septembre à Monte-Carlo, Balanchine a l'intention de revenir à Paris. L'Opéra l'attend. Il sait qu'il y pourra trouver d'autres succès avec la troupe aguerrie dont il peut jouer avec précision. Il sait qu'il a conquis de haute lutte un public difficile.

Il lève son verre, puis le Foyer de la Danse se vide de ses intrus...

Ceux-ci, avec la nuit, retrouvèrent l'air chaud mais aussi le ciel de Paris. Ils s'éparpillèrent comme les fantômes d'un autre ballet dont on croyait entendre la musique en sourdine.

J.-B. Jeener

D'ANNUNZIO, ROI DE PARIS

Un article inédit de CHARLES PICHON

Mes premiers souvenirs de d'Annunzio sont lointains, mais précis. On donnait alors au Châtelet le « Martyre de Saint Sébastien », dont la partition avait pour auteur Debussy, et une bataille s'était engagée sur ce drame lyrique où les uns ne voulaient voir que la splendeur de la forme, où les autres dénonçaient certains relents équivoques et, pour trancher le mot, faisandés. Cependant, d'Annunzio, dédaigneux et ravi, montait chaque soir dans la voiture où l'envoyait chercher son interprète, une interprète peu commune, matelassée de millions, la pathétique Ida Rubinstein. La voiture était une voiture haute sur roues, comme on les faisait alors, mais du dernier luxe, et le poète y prenait place sur les coussins de cuir blanc, semés de fleurs de lys d'or; puis, ainsi installé, trônant entre ses deux lévriers, la tête un peu en arrière, chauve, monoclé, barbichu, bagué, il allumait une cigarette d'Égypte, pendant que le bolide bondissait sur l'avenue de Versailles vers la comédienne, éphèbe métamorphosé en saint.

On peut concevoir mœurs plus simples... La vérité oblige de dire que le Tout-Paris de ce temps-là, les Français et les autres, se pâmaient à ces spectacles étonnants et que d'Annunzio faisait vraiment, entre le Louvre et l'Arc de Triomphe une figure de roi. Cette vogue contribua d'ailleurs grandement à faciliter son retour en Italie, où il se trouvait à plusieurs égards démonétisé, et le para d'un prestige supplémentaire qu'il employa comme l'on sait, à pousser l'Italie vers la reconquête de ses frontières nationales.

Ce que l'on sait moins, c'est à quel degré ce parisianisme traduisait une tendance profonde du grand écrivain. Par bonheur, voici qu'un jeune érudit, M. Guy Tosi, disciple du très regretté Paul Hazard et d'Henri Bédarida, vient de mettre au jour près de quatre cents documents inédits : toutes les lettres de d'Annunzio à son traducteur français Georges Hérelle, plus quelques brouillons de lettres de ce dernier. Et ces divers trésors qui dormaient à la Bibliothèque de Troyes, en Champagne, enrichissent de données toutes nouvelles la physionomie morale et artistique de l'auteur de « Fuoco ».

D'Annunzio y apparaît avant tout comme un artiste du style et ceux-là même qui font les plus graves réserves sur l'hédoniste maniéré, tirent leur chapeau bien bas au prince du langage : celui-ci aurait presque pu échapper à l'« Index » comme certains écrits de la Renaissance, *propter elegantiam sermonis*. Lui-même plaçait au premier rang le travail du style. En vrai Latin, en vrai Méditerranéen, il se refusait à séparer la forme du fond : « la différence que vous faites de l'une et de l'autre » écrit-il à Georges Hérelle, est pour moi *inconcevable*... Le contenu ne peut recevoir toute sa valeur que d'une forme parfaite... L'expression en art, c'est tout : dans l'art comme dans la vie ».

Cette attitude « artiste » n'était pas si fréquente parmi les écrivains italiens du temps. Il convient d'a-

jouter que cette langue, que d'Annunzio a portée à un tel point de sublimation, est une langue très voisine du français, ou, pour parler plus exactement, qu'elle représente, au même titre que le français classique (c'est-à-dire antérieur à Victor Hugo) l'une des branches de cette langue universelle, latinisante, élégante, clarifiée, dont les écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle, aussi bien en Italie qu'en France, et parfois en Espagne, ont laissé des exemples parfaits. Car sous la diversité de ses vêtements nationaux, c'est une langue identique qu'écrivent et que parlent les auteurs de ce temps-là, italiens ou français. Molière, Mme de Sévigné, Voltaire s'expriment avec la même aisance en italien, ou en espagnol que François Algarotti ou l'abbé Galiani en français.

C'est le nationalisme romantique qui mettra fin, pour un temps, à cette communauté du vocabulaire, de syntaxe, de style, qui ne faisait que traduire un commun cartésianisme humaniste et une commune civilisation. Même après l'anti-latinisme de Lessing, même après l'explosion Romantique, un Goethe, en 1827, découvrira à son propre texte de Faust, traduit par Gérard de Nerval, toute une beauté nouvelle et des charmes inconnus. Et d'Annunzio, dans un apparent paradoxe, félicitera Anatole France d'écrire « en italien ».

Il convient d'ajouter, dans le cas de d'Annunzio, un goût décidé des choses françaises qui dépassa la simple culture humaniste. Un goût décidé : parfois presque un snobisme. Fin comme l'ambre, l'Abruzzais tenait à la consécration de Paris, dont il savait tout le prix, et malgré la susceptibilité d'écorché qui le caractérisait entre tous ses confrères du *genus irritabile*, il permettait à Brunetière ou à Ganderax d'appréciables coupures pour passer dans la « Revue des Deux Mondes » ou dans la « Revue de Paris ». Avec sa maîtrise de styliste, il sentait aussi que la précision de la phrase française mettait certaines expressions dans un jour trop net et il trouvait dans son « Triomphe de la Mort » « des hardiesses excessives et même grossières en français ».

Il ne cessa jamais de témoigner de tels égards à son public d'outre monts, dont il percevait très bien, sous l'enthousiasme de surface, la sympathie naturellement accordée. Il laissa échapper un jour, qu'il était parfois tenté de faire publier directement ses œuvres en France... Simple boutade, mais qui en dit long sur ses résonances profondes. Cet homme de 1900 avait retrouvé l'universalisme de 1660 et de 1784.

Il devait aussi bien en donner deux témoignages exceptionnels. J'ai parlé, tout à l'heure de ce « Martyre de Saint Sébastien », en vieux français, réussite d'une érudition étonnante. « Le martyr » est une œuvre de maturité et, à mon sens, un tableau de chevalier. L'œuvre de jeunesse contemporaine de ses héros, les André Sperelli, les Stelio-Effrens, et de sa grande interprète, Eleonora Duse, ce sont ces lavis presque parfaits, ces douze « Sonnets cisalpins » qu'il composa pour son traducteur en 1896 et qu'il copia pour lui, de sa main, d'une écriture à panache comme



G. D'Annunzio

celle de Rostand, — manifestement imitée plus tard par Mussolini. Par un tel ouvrage, d'Annunzio prend une place de choix dans la cohorte des écrivains de langue étrangère qui ont enrichi la littérature d'expression française et où l'on pourrait inscrire aujourd'hui un Julien Green, un Troyat, un Kessel, une Elsa Triolet.

Il avait, quand je fis ma visite à son « Vittoriale », après l'autre guerre, bien changé et, comme il arrive à ceux qui veulent emprisonner la jeunesse, bien vieilli. Des fantaisies grandioses, mais singulières, faisaient un décor irréel à son exil doré. Pendant qu'il s'enivrait de violon derrière ses fenêtres, entre sa gouvernante la signora B... et ses deux filles, une proue de navire de guerre s'élançait à mi-pente, entre les arbres d'une colline de son domaine — un navire habité par un unique matelot, qui tuait son ennui à envoyer, puis à rentrer les couleurs, et à veiller, dans l'entrepont, sur une sorte de cage à poules : c'était le carlingue de l'avion à bord duquel le commandant d'Annunzio avait bombardé Vienne, — avec des roses...

Et de fait, toute l'existence du poète se résumait entre ces quelques mètres étranges : elle n'avait été qu'un long duel entre le « théâtre » et la vie, un duel inégal où l'humanisme avait apporté au génie ses ressources de raison, d'ordre, de clarté et où l'homme, encore que finalement vaincu par sa propre faiblesse, sut trouver dans ses ardeurs et dans ses douleurs, sous le fatras des décors, de beaux cris, des cris vrais, grâce auxquels son nom ne périra pas.

Charles Pichon



La Toumanova, dans « le Palais de Cristal ».
(Voir page 10)

A T T A K A

Par un joli matin de juillet, humide et glacé, mon amie Totsy, — que chacun sait peu sage... — vient me chercher, en jeep... pour voir se lever le soleil, du haut de l'Attaka... Comme je suis assez docile, et que je n'aime pas les discussions, je me suis laissée entraîner. Mais pour punir Totsy de me réveiller si matin, j'ai emmenée ma chienne : Friky, qu'elle a en horreur.

Hors donc, ce matin là, à 3 heures a.m. nous sommes parties, toutes trois, à une folle vitesse, sur l'autostade qui relie Port-Tewfick à Suez.

Port-Tewfick est encore endormi. Toutes ses petites villes, si ridiculement identiques, avec leurs persiennes vertes trop hautes et trop étroites, et leurs toits de tuiles rouges évoquent quelque triste coin de banlieue parisienne, et je m'attends à voir surgir sur les toits un chat ou une cigogne de porcelaine vernie...

La marée monte. Dans la lagune immobile, Suez mire ses maisons carrées et les boutres du port. Les pêcheurs s'agitent et quelques voiles hissées s'essayent à prendre le vent... Le vent, il y en a peu ce matin, seul celui que fait le vol de la jeep rapide, élève sur la route un tourbillon gris...

Tout est noyé dans une brume indécise, messagère de chaleur...

Un brusque mouvement à gauche, me projette contre ma voisine. Je ferme les yeux et me vois en esprit, lancée à travers l'espace, ou accrochée à une palissade...

Mais non... à toute allure le chauffeur a viré, et nous volons vers la montagne magique.

Peut-on rêver véhicule plus hideux qu'une jeep ? Courte, trapu, avec un museau écrasé et rugueux, assez semblable à celui d'un caïman dont on aurait retranché la pointe... C'est cependant une voiture idéale pour le tourisme puisque nous avalons kilomètres et poussières sans percevoir les secousses de la piste...

À l'ouest, l'horizon est clos de gros nuages, au-réolés d'une clarté indécise. Comédienne éternelle et toujours séduisante, l'aube valse sur l'autre flanc du Sinaï... elle hésite à paraître.

En avant de nous, la « Momie de l'Attaka » étend ses membres endoloris par l'humidité nocturne, et dresse son profil imposant et mystérieux contre un ciel d'un bleu laiteux dont j'aimerais me faire une robe à traîne...

Le sol rougeâtre, plus foncé dans les replis, imbibés de rosée est parsemé d'épineux au parfum sauvage.

Après une montée un peu dure, nous arrivons au premier Rest-House, élégant bâtiment où nous ne pouvons nous arrêter. Il faut monter très vite avant que le soleil ne paraisse et Totsy pousse des hurlements énergiques pour nous empêcher de rêver devant la beauté du paysage. Sur un sentier de chèvres, assagi et élargi, elle grimpe en chantant un refrain de montagnard répété par la voix profonde de l'écho.

Avant de tourner sur la gauche, le sentier longe le ravin, dominant toute la gorge, où se déversent les pluies torrentielles de Février.

On songe au « Val d'enfer » et au placers d'or devant ce décor gigantesque aux pierres dorées. Mais ici pas de frais ruisseau roulant des pépites d'or. Rien qu'un ravin profond, où de violents torrents ont lais-

sés sur un sable d'albâtre, de gros blocs fauves et des cailloux accérés. Le tout dominé par des rochers escarpés à l'aspect farouche...

Je reste silencieuse, saisie par la majestueuse splendeur de ces montagnes aux tons chauds et sombres, aux arrêtes aiguës, aux creux secrètement bleus... Elles semblent jaillies d'un cahos effroyable et leur beauté grave, alarme et fascine...

Friky, chien de berger, fille du « Dgebel », sœur des loups... Friky nous devance. La voilà partie à l'aventure, la queue en trompette, le museau tendu, et flairant toutes ces senteurs crues qui évoquent peut-être pour elle sa rude enfance ?... Armée du baton du pèlerin, — peut-être celui-la même de l'émite de l'Attaka puisque je l'ai trouvé au refuge ? — je monte allègrement à la suite de Totsy et Friky. Nous chantons chacune un air différent, et cela fait une composition moderne admirable...

Voici à mi-chemin un ravissant repos, bâti sur la pointe d'un rocher que l'on croirait détaché de la montagne.

D'ici, le premier rest-house apparaît bien étriqué, et la jeep un minuscule cafard blond et inoffensif... Le ciel s'éclaire et se nuance de lueurs corail.

L'aurore capricieuse éparpille les nuées sombres et envoie à travers l'immensité laiteuse, ses baisers roses, aux astres décolorés. Nous avons encore quelques minutes de marche avant d'atteindre le plateau.

Friky a disparu derrière une roche. La solitude nous enveloppe de son calme parfait. Seul le bruit d'une pierre roulant jusqu'au fond du ravin, brise le charme du silence bleuté. L'air est plus léger, plus pur, tout imprégné du parfum acide des petites plantes sauvages, et du « thé des bédouins » qui évoque pour moi le fumet d'un pâté de lapin...

Nous atteignons le dernier refuge. Adossée au mur blanc Totsy attend le soleil... Je siffle Friky et m'inquiète de son silence. La voici, enfin, impétueuse et bruyante. Toute fine sous son manteau noir soyeux. Ses pattes nerveuses dressées contre moi avec tout l'élan de son repentir et de son affection. Ses yeux d'or ont ce matin au dessus du museau étroit, un air de folie joyeuse et je l'attache de crainte qu'elle ne m'abandonne pour une plus grande liberté... Et comme Totsy hurle à pleins poumons « Le voilà, le voilà » au risque de nous faire écraser par quelques roches ébranlés par sa voix... nous la rejoignons sur le bord du plateau. De toute évidence j'ai raté le lever du soleil, car il dresse, au dessus des derniers contreforts de la chaîne du Sinaï, sa tête orgueilleuse, et étire ses doigts paresseux jusqu'au fond du ciel.

À notre gauche, le Sahara déroule ses ondes de sables blancs et ses dunes de Pierres rouges jusqu'au lointain violacé.

À nos pieds, s'étend la rade aux eaux moirées presque incolores à cette heure tendre, à peine ridées de mauve par le banc de corail. Une douzaine de navires décorent ce tableau, qui tenterait le pinceau d'un Marquet... Leur cheminées élève vers le ciel la fumée de quelque invisible sacrifice...

Je me retourne vers la montagne qui doucement se réchauffe et capte jalousement chaque rayon de l'astre aimé. Les larges creux ont gardé des modèles d'un bleu impénétrable... les saillies renvoient la lumière en éclairs vermeils et l'Attaka renaît glorieusement pour la joie de nos yeux, de son enchantement nocturne dans la clarté éblouissante d'un matin de juillet.

Jacqueline de Bargedé

Folklore Zacynthien

La fleur du Quinze Août

— Est-ce que tu as jamais fait attention au « staphyliona » ? — La vieille paysanne me le demandait, ma compagne ordinaire dans mes promenades à travers champs et prés où je tâche de découvrir quelque fleurette nouvelle parmi l'innombrable floraison de la campagne de Zante « Fior di Levante ».

Elle s'était arrêtée devant une touffe de blanches fleurs, aérienne dentelle qui voltigeait sur des minces tiges élancées.

— Bien sûr que je l'ai souvent admiré. C'est si fin, si gracieux ! » Et j'ajoutai : « Maintenant l'heure est venue d'apprendre son histoire... »

La vieille sourit avec complaisance : — Tu sais qu'il n'y a pas pour moi de secrets quant aux fleurs...

— Je le sais bien ». Et je m'assis sous un grand olivier pendant que ma vieille amie cherchait à se cacher aussi confortablement que possible à mon côté.

* * *

...Toutes ces fleurs blanches, vois-tu, qui s'assemblent sur une tige, c'est les âmes angéliques qui s'assemblèrent autour de la Panagia quand elle expirait. La Panagia était très gravement malade. Et les âmes des anges, qui sont les âmes des enfants qui ont quitté le monde avant de connaître ses méchancetés étaient accourues pour tâcher de soulager son agonie. La Panagia oublia un instant sa souffrance et leur sourit pour tant d'affection. Mais l'agonie devenait plus lourde, les larmes coulaient des yeux de la Panagia, il fallait autre chose pour la soulager.

La nuit était bien triste elle aussi. Il y avait beaucoup d'étoiles, mais la lune n'était qu'un petit bout qui tremblotait, une petite lumière malade... Le Fils de la Panagia fut pris de douleur en voyant ses larmes. Comment faire pour les arrêter ? Les âmes angéliques lui rappelaient la vie éternelle où elle irait bientôt. Mais il y avait autour d'elle sur la terre tant de belles choses qu'il fallait quitter... Le Fils comprit tout de suite par les yeux de sa Mère ce qu'elle ne pouvait lui dire par sa bouche.

Alors il ramassa les âmes angéliques qui voltigeaient et les mit comme des touffes de fleurs blanches sur le bout de longues tiges. Depuis ce temps-là les âmes des anges ont leurs images sur la terre. Et quand la Panagia aperçut ainsi ensemble la terre et le paradis, la souffrance s'effaça de son visage, elle se mit presque à sourire, elle fixa ses yeux sur les fleurs qu'on voyait pour la première fois dans le monde...

* * *

De cette manière naquit le « staphyliona » d'après ce que me rapporta ma vieille amie. Mais les blanches fleurs n'ont pas seulement la grâce d'être belles. Elles ont aussi la grâce de faire du bien.

En été l'ardeur du soleil fait pousser sur le visage des enfants de la campagne une multitude de petits boutons blancs, les « spithocokia ». Alors on met

à bouillir les fleurs du « staphyliona » puis on les applique en compresses sur le visage des enfants pendant la nuit en prononçant cet exorcisme : « Trois cardaria (de grands pots de terre) sont suspendus. Dans l'un il y a du miel, dans l'autre du lait, dans le troisième les spithocokia des enfants. Mange le miel, bois le lait, disperse le venin du spithocokia ».

La Panagia — cela est certain — a béni avant d'expirer le staphyliona, elle lui a donné le pouvoir de guérir, en retour du plaisir qu'il lui a causé. Et comme ce sont des âmes d'enfants qui se sont offertes pour s'incarner dans la fleur terrestre, le Fils de la Panagia a décidé qu'elle guérirait la foule des petits enfants que le spithocokia tourmente en été dans la campagne.

(Zante, Août 1947)

Marietta Heptanissia

POÈME

*Je vois sur la montagne,
Briller un feu d'argent...
Et dans le lointain blond des sables du désert,
Un nuage s'étendre...
Est-ce une illusion ? ? ?
Mais non... Ils sont trois rois, charmants, aimables,
et sages...
Que la terre brûlée,
Que la montagne dure, ont attendu longtemps...
Et que les lacs de turquoise,
Accueillent en souriant...
Le Sinaï poudreux a secoué ses neiges,
L'âpre vent du Dgebel, a sifflé sur les nuits...
Et la marée fantasque
Inondé cent vingt fois, les pieds majestueux,
De l'altière Momie...
Mais en vain semblait-il?...
Mais voici que ce soir,
Dans les sables brûlés,
Sur la montagne dure,...
Près des lacs de turquoise transparents...
Voici que les trois rois, ont établi leur camp...
Dans le satin du ciel, le vent,
Tisse un frisson...
Les astres dansent, au fond du céleste fleuve,
Comme des truites d'argent...
Et le vieux roc résonne dans sa solitude
Et chante pour mieux les accueillir...
Comme, autrefois, la Harpe de la lointaine Irlande
Retentit pour ses rois,
Dans le Hall de Tara...
Mais sur les ords du lac aux transparentes eaux,
Les rois de l'Attaka, de l'aube à la nuit claire,
Seront dévorés par les mouches diaphanes
Pour avoir trop tardé à rendre leurs hommages
A la montagne Austère.*

Jacqueline de Bargedé

LÉGENDES

LA CHANSON DE LA CROIX

On s'étonnera de lire « travoudin » au lieu de « tragoudi » le mot usuel pour désigner la chanson dans la langue populaire grecque. Mais la légende que je vais vous raconter aujourd'hui 14 septembre ou la chrétienté tout entière fête l'Exaltation de la Sainte Croix, est prise dans une chanson fort peu connue. Et cette chanson a aussi ceci de particulier. Elle est faite dans l'idiome des colonies grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile, ou dans certains villages la langue grecque n'a pas encore complètement disparu.

Je vais donc résumer brièvement le « Travoudin tou Stavrou » la Chanson de la Croix que chantaient les Grecs dans le Midi de l'Italie.

Quatre cent quarante ans avaient passé depuis qu'Adam et Eve furent chassés du Paradis, chargés du péché originel qui pèse depuis ce temps-là sur tous les hommes. Adam vivait encore. Mais il était très vieux, très cassé, très las d'une vie qu'il avait vécue à la sueur de son front. Adam demandait la délivrance, mais, avant de mourir, il voulait que Dieu lui pardonnât. Il envoya donc Seth, son troisième fils, trouver le Maître du Monde.

Seth se mit donc en route pour le Paradis, en suivant l'ancien sentier par où avaient passé les Premiers hommes chassés de l'Eden et où l'herbe n'avait plus poussé là où ils avaient posé leurs pieds. Seth finit par arriver devant la porte du Paradis et devant l'Ange du Seigneur qui la gardait armé de son glaive de feu. Il expliqua le but de sa visite à l'Ange et celui-ci lui montra un arbre énorme tout desséché. Cet arbre sans feuilles ni fruits était, lui dit-il l'arbre de la science et du péché ancestral. La plénitude des temps ne s'était encore accomplie pour la rédemption d'Adam et de l'humanité, dit l'Ange. Mais il ajouta : Prends ce pépin; on l'a gardé par ordre du Seigneur et il vient du fruit que tes parents ont mangé malgré sa défense. Dans quelques jours ton père va mourir. Tu mettras ce pépin dans la bouche d'Adam mort et au bout de quelque temps un arbre poussera sur sa tombe. Il deviendra énorme mais il ne portera pas de fruits. De cet arbre sortira la rédemption de l'humanité.

Seth revint à la maison et il trouva son père mort. Il fit ce que lui avait ordonné l'Ange du Seigneur. Quelque temps après un arbre poussa sur la tombe d'Adam. Il tarda à grandir. Au temps d'Abraham il n'était encore qu'un arbrisseau, mais au

temps du roi Salomon il était énorme. Alors, on le coupa, pour l'employer à la construction du grand temple de Jérusalem. On le mesura bien, on trouva qu'il avait deux cents aunes, juste la longueur du temple. Pourtant quand on le monta, il s'était raccourci et n'était plus que de cent aunes. Courroucés, les maçons le jetèrent en bas. De nouveau il se trouva qu'il mesurait deux cents aunes. Ils pensèrent alors que l'arbre était ensorcelé et l'enfouirent très profondément sous terre. De là jaillit plus tard une source qui forma un bassin : la piscine fameuse de Siloé dont l'eau miraculeuse guérissait toutes les maladies. Enfoui au-dessous, le bois sacré attendait la plénitude des temps.

Et voilà qu'arrive l'an 5540 depuis la création du monde, l'an 785 depuis la fondation de Rome. Jérusalem est en grande effervescence. Devant le Prétoire toute la populace est assemblée. Elle hurle : « Tolle, tolle » crucifie-le. Elle demande la condamnation d'un Homme qui est loin d'avoir l'aspect d'un brigand. Et pourtant il va être crucifié entre deux larrons. Mais sa croix n'est pas encore prête. Le bourreau cherche partout du bois pour la faire. Et soudain la terre trembla jusque dans ses fondements. Dans ce tumulte l'arbre enterré au fond de la piscine de Siloé remonte à la surface de l'eau. Juste au même moment, passait le bourreau. Il aperçoit l'arbre et déclare : Voilà le bois qu'il me faut. Ainsi fut faite la Sainte Croix sur laquelle fut cloué le Maître de l'Univers.

Et ainsi du bois de la science est sortie la rédemption de l'humanité.

Parmi les légendes sans nombre qui ont cours sur la Sainte Croix j'en veux retenir une autre encore qu'on rencontre dans plusieurs endroits de la Grèce.

Quand on apprit que le Christ allait être crucifié, les arbres tinrent conseil. Ils décidèrent qu'aucun d'eux ne fournirait du bois pour la Croix. Mais comme il s'était trouvé un traître parmi les Apôtres, se trouva aussi un traître parmi les arbres. Quand le bourreau arriva avec sa hache, il s'aperçut, stupéfait, qu'aucun arbre ne se laissait tailler. Tous sautaient en éclats. Un seul n'opposa pas de résistance, la « Lidoria ». D'elle fut faite la Croix et depuis lors elle est maudite.

Lidoria est dans la langue du peuple l'yeuse, le chêne vert « Quercus ilex ».

Pierre Calonaros

Le Centenaire de l'Ecole Française d'Athènes



Un groupe d'invités aux célébrations du centenaire de l'Ecole Française d'Athènes, dont M. Pierre Jouguet, J. de Lacretelle, M. Charles Picard et le peintre D. Galanis.

OTHON par la grâce de Dieu Roi de Grèce.

Sur la proposition de notre Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, il nous plaît de permettre la fondation d'une Ecole ou Société Française ayant pour but de contribuer au progrès en Grèce des recherches archéologiques et des beaux arts.

Athènes le 3 Novembre 1846

OTHON

Le Ministre des Cultes et de
l'Instruction Publique

J. Coletti

Voilà l'acte de naissance de l'Ecole d'Athènes, un document intéressant que j'ai cherché et retrouvé, et qui n'est jamais jusqu'ici sorti des archives. C'est le centenaire de cette école que l'on vient de célébrer à Athènes par une série de fêtes.

Novembre 1846—Septembre 1947. Déjà un siècle. Que les années passent rapidement...

L'OUVERTURE OFFICIELLE.

Elle débuta par l'appel des morts de l'Ecole dans les deux guerres et au cours de leurs travaux en Grèce prononcé par M. Demangel, directeur de

l'Ecole Française, qui associa à son hommage les morts de la Section étrangère de l'Ecole. Ce fut une cérémonie simple et émouvante à laquelle assistèrent M. Tsaldaris, vice-président du Conseil et Mme Tsaldaris, M. de Vaux Saint Cyr, ambassadeur de France, des délégués des institutions savantes grecques et étrangères, les représentants du monde des lettres, des arts et de la presse. La cérémonie se termina par le dépôt d'une palme cravatée de deuil et aux couleurs françaises au pied de la Stèle aux Morts de l'Ecole, tandis que l'assistance se recueillait dans un silence ému.

L'assistance passa ensuite dans la grande Salle des Fêtes, les couleurs grecques se confondaient aux couleurs françaises. A leur arrivée S.M. le Roi qu'accompagnait S.M. la Reine furent reçus par M. Demangel et les membres de l'Ecole, tandis que la musique de la garnison jouait les hymnes nationaux grec et français. La séance commença présidée par M. Jouguet, ex-directeur de l'Institut archéologique français du Caire. M. Demangel dans une vibrante allocution salua les Souverains et remercia le Roi Paul de manifester par sa présence, les marques d'estime que ses prédécesseurs ont toujours données à l'Ecole. Il nomma et salua ensuite les délégations étrangères et grecques. Après une série de discours, M. Ch. Picard, ancien directeur de l'Ecole prit la parole le dernier. Son discours fut un brillant hommage à la Grèce et l'expression de la gratitude de l'Ecole pour l'hospitalité qu'elle lui donne, la cordialité

dont le monde savant et le public grec l'ont entourée, et l'intérêt avec lequel les savants grecs suivent et secondent ses travaux.

Les Souverains accompagnés par M. Demangel et suivis par toute l'assistance se rendirent ensuite dans la cour d'honneur où le Roi dévoila la stèle commémorative du centenaire recouverte du drapeau tricolore. C'est sur cette cérémonie que prit fin la belle et émouvante séance solennelle qui s'est déroulée dans une atmosphère de haute spiritualité où fut louée par des voix autorisées les liens spirituels entre la Grèce et la France.

A ces solennités le Gouvernement français est représenté par M. Josce, directeur général des Relations Culturelles du Ministère de l'Education Nationale; l'Académie Française, par M. de Lacretelle; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Ch. Picard; l'Académie des Beaux-Arts par M. Galanis. La plupart des délégués étrangers étaient en toges universitaires. La ville d'Athènes était représentée par le Maire M. Pitsikas. Le soir l'Acropole fut illuminée en l'honneur de l'Ecole.

REPRESENTATIONS

La première journée s'est terminée par la représentation d'Agamemnon d'Eschyle par la troupe de la Sorbonne au théâtre antique d'Hérode Attikus. Je l'ai suivie parmi les nombreux spectateurs, assis sur les gradins de l'imposant théâtre ancien aux pieds de l'Acropole. Malgré la présence du chœur sur la scène, d'un bout à l'autre de la pièce; les cothurnes qui semblaient fortement gêner les mouvements des acteurs; les costumes, bariolages compliqués de couleurs et de formes qui ne rappellent en rien la noble simplicité du vêtement des anciens, tels que les sculptures nous les montrent, il faut reconnaître que dans la mise en scène et l'interprétation, M. Jacquemont et ses collaborateurs se sont rapprochés de façon assez satisfaisante des connaissances que nous avons chez nous comme ailleurs nous nous fondons en ces matières plus ou moins sur des conjectures. Après deux mille cinq cents ans, le moyen le plus sûr pour nous rapprocher le mieux de l'esprit antique, c'est de prendre le chemin artistique, celui de l'esthétique.

LES « PERSES » D'ESCHYLE

au Théâtre d'Epidaure.

Quoique je ne suis pas un de ces marins qui bravent les malaises de la tempête, je n'ai pu résister à la tentation de me rendre à Epidaure pour assister à la représentation des « Perses » d'Eschyle donnée par la troupe du théâtre antique de la Sorbonne. J'ai pris mon courage à deux mains, et me suis embarqué sur une de ces cales flottantes à ciel ouvert qui servirent pendant la guerre aux incursions des commandos. Je dois rendre hommage à mon estomac, cet or-

gane récalcitrant, qui me permit de faire preuve d'un parfait « behaviour », au milieu d'une Société aussi agréable que choisie. Nous naviguâmes sur une mer quelque peu capricieuse jusqu'à Epidaure, pour voir les « Perses » dans le théâtre antique qui est une des merveilles de l'acoustique.

Avant la représentation, M. Demangel, directeur de l'Ecole Française parla du théâtre d'Epidaure au point de vue archéologique, et M. Jacques de Lacretelle, délégué de l'Académie française fit une causerie sur le drame antique.

Les « Perses » furent joués sans accompagnement musical, un accident à l'appareil Marteneau, qui tient lieu d'orchestre faillit empêcher la représentation qui finalement fut donnée sans musique. Ce fut une réelle mystagogie que plus de dix mille spectateurs suivirent avec recueillement. Les capes des bergers et les larges jupes des villageoises formaient un délicieux contraste avec les petits tailleurs en lainages multicolores.

LE VOYAGE A DELOS

Je dirai plutôt un pèlerinage des représentants internationaux de la science archéologique et de l'esprit à cette petite île, gloire de l'archéologie française. Un juste tribut d'honneur fut rendu à Maurice Holleaux qui donna aux fouilles l'impulsion systématique si féconde en résultats magnifiques. Ce fut certes une des plus intéressantes journées du Centenaire. J'ai vécu pendant quelques heures au milieu des ruines qui donnent la nette vision de la vie antique, où le sanctuaire d'Apollon et d'Artémis voisine avec l'Agora et les magasins qui renfermaient les marchandises de l'Orient et de la Méditerranée; avec le théâtre, les gymnases, les portiques, avec le quartier des riches bourgeois où les pérystiles de marbre, les mosaïques parlent de luxe, de confort et d'art.

Dans une cérémonie fort simple et émouvante, fut dévoilée une stèle de marbre blanc, incrustée sur une paroi du musée. Elle porte en haut, en relief le buste de l'éminent explorateur de l'île d'Apollon. Audessous, en lettres d'or : « Maurice Holleaux 1861-1932, organisateur des fouilles de Délos 1904-1912. Après les discours, une courte réception fut donnée dans la maison de l'Ecole Française destinée à loger les équipes occupées aux fouilles.

Vers 6 heures les invités venus par le « Tonkinois » commencèrent à s'embarquer dans les petits caïques qui les portaient vers le contre-torpilleur ancré au large. Notre tour vint aussi; le pont de la corvette « Apostolis » se remplissait. Le bruit de l'ancre qui se lève le mêlait aux cris de la foule joyeuse qui jettait un dernier regard sur Délos, la Sainte Délos où Latonée mit au monde Apollon.

RECEPTIONS

Les Souverains ont offert un thé dans la villa

royale de Tatoi où furent conviés les délégués étrangers et les archéologues hellènes. Un 7 à 9 réunissait à l'ambassade de France nos aimables hôtes, membres du gouvernement et tout ce qu'Athènes compte de choisis. Le gouvernement offrit un dîner à l'hôtel de la Grande Bretagne. Plus de deux cents convives y ont pris part. M. Papadimos, ministre de l'Instruction Publique prit le premier la parole :

« Cent ans se sont accomplis depuis que fut fondée l'Ecole Française d'Archéologie à Athènes.

Cet événement, l'achèvement du premier centenaire de l'Ecole Française a été salué avec une exceptionnelle émotion par tout le monde des lettres et des arts. Pour fêter cette étape historique des représentants de la pensée internationale se sont rassemblés. D'autre part la Grèce a entouré ces manifestations d'une affection particulière. Car elle considère l'œuvre accomplie non pas simplement comme grecque, mais littéralement comme mondiale, et comme un indestructible chaînon de l'amitié gréco-française.

Au début de la libre vie nationale de ce pays, qui avait, peu d'années à peine auparavant, reconquis son indépendance, et alors que son monde intellectuel faisait les premiers pas dans les avenues de la civilisation, l'Ecole Française fut fondée ici. Contribution affectueuse de la part de la France à la reconstitution intellectuelle de la Nation grecque. Manifestation en même temps de l'étroite parenté spirituelle de nos pays.

La Grèce a façonné la culture de l'antiquité, elle a forgé les valeurs sur lesquelles s'appuie en grande partie la structure morale et intellectuelle du monde actuel. La France a recueilli cet héritage, elle a ravivé ces valeurs. Et par un travail systématique, elle a contribué à la formation complète du moderne esprit universel qui constitue le ferme appui de l'homme contemporain. Dans le corps marmoréen de la Victoire Aptère, la France a pris l'esprit de la liberté, création et symbole de l'Hellade Antique. De lui elle a fait son péan et son hymne elle lui a donné ensuite une forme plus nette et l'a livré en bien éternel au citoyen et à l'individu, comme son gardien et son protecteur.

Sous l'influence de tels sentiments il était naturel que la Science Française vint à l'aide de la Grèce dans l'étude de son passé. Ainsi s'explique la manifestation d'intérêt pour la mise au jour du monde Grec Antique et plus spécialement pour Delphes et Délos, deux emplacements, mais en même temps aussi deux idées du Monde Antique, deux pôles caractéristiques de l'Esprit Grec Antique d'adoration de la science et de la divinité.

Depuis, nos deux pays ont connu des misères et des gloires, des épreuves et des joies. Mais dans tous leurs tournants historiques les deux peuples ont suivi leurs destinées respectives avec une extrême sympathie et affection. Toute gloire et toute joie de la Fran-

ce était aussi notre, toute épreuve pour elle un chagrin pour nous, et de la succession de ses destinées jaillissait tantôt une larme de joie et tantôt un sanglot.

Nous sommes reconnaissants aux fondateurs de l'Ecole et fiers de notre grande amie la France, admirateurs de son esprit qui a succédé à l'antique-esprit Attique.

Nos liens sont tellement indissolubles et si grande notre affection pour le grand Pays que dans le monde interne des Grecs celui-ci apparaît sous deux formes alternantes. Lorsque nous sommes calmes nous le voyons surgir dans notre pensée comme une Puissance d'outremer et grande, Protectrice du Droit des Peuples. Mais lorsque souffle le zéphyr et que nous nous laissons aller à la rêverie, notre âme poétique voit la France comme un pays tellement cher que nous voudrions la réduire en un être délicat et éthéré, pour qu'elle puisse tenir dans notre cœur.

Dans ces pensées, je lève le verre en l'honneur du Président de la République Française, des représentants de l'immortel Esprit français et en votre honneur, Monsieur le Directeur ».

C'est M. Demangel qui se leva ensuite et lut un message de regret de M. Edouard Herriot :

Nous devons avoir ici un prestigieux orateur et un grand homme d'Etat français, Edouard Herriot. Les circonstances ont fait qu'il n'a pas pu venir, et je vous demande la permission de lire le message de regret qu'il m'a transmis pour vous.

« Mon cher Directeur,

« Comme je vous l'ai déjà fait savoir, il ne me sera pas possible d'accepter votre aimable invitation. La prolongation inusitée de la session parlementaire et le nombre des engagements que j'ai dû prendre m'enlèvent tout espoir de me rendre libre pour assister à vos côtés à la fête du Centenaire de l'Ecole.

« Est-il besoin de vous dire combien je regrette ce contre-temps, qui me prive du plaisir de vous témoigner ma sympathie et d'exprimer publiquement l'admiration que j'éprouve devant les réalisations de l'Ecole Française d'Athènes ?

« Soyez assez bon, je vous prie, pour m'excuser auprès des membres de la mission et de vos collaborateurs, et croyez, mon cher Directeur, à mon souvenir le meilleur et le plus cordial.

Le Maire de Lyon
Président de l'Assemblée Nationale

Edouard Herriot »

Cette lettre, bien qu'elle soit un précieux encouragement pour nous, n'atténue pas nos regrets. Nous envoyons au Président Edouard Herriot l'hommage reconnaissant de l'Ecole, qui lui doit d'avoir pu mener à bien plus d'un de ses travaux.

Nous remercions, en particulier, le Président de

l'Assemblée Nationale, ainsi que l'Assemblée Nationale tout entière d'avoir bien voulu, sur la proposition de notre Grand maître de l'Université, M. Noegelen, voter les crédits qui ont rendu possible une digne célébration de notre Centenaire et nous assurons de la gratitude de l'Ecole le Gouvernement de la République, qui a délégué pour ce jubilé les directeurs du cabinet du Président de l'Assemblée Nationale et de trois des principaux ministères et mis à notre disposition les moyens de transport nécessaires, parmi lesquels l'avion personnel de M. Ramadier, président du Conseil français.

Le Président Edouard Herriot, s'il eût été présent à la belle fête de ce soir, aurait su traduire en meilleurs termes que je ne puis le faire notre reconnaissance émue au Gouvernement hellénique et il aurait vu avec nous dans ce premier acte de son nouveau mandat le présage certain d'un avenir apaisé et d'un heureux retour aux travaux pacifiques de l'Archéologie.

M. Tsaldaris se leva le dernier :

« C'est avec un plaisir non dénué de regrets que j'ai l'honneur de saluer au nom du Gouvernement hellénique à ce dîner d'adieu, nos charmants hôtes français. Il me semble, en effet, que ces quelques jours passés par vous en Grèce, mais que votre présence nous a donné l'illusion de passer un peu en France, ont ajouté à cette réunion, avec l'agrément de se mieux connaître, le regret de se quitter.

Depuis votre venue, nos théâtres et nos temples, ont rendu les échos de cette noble langue française qui a su donner de nouveaux accents à la lyre de Sophocle et d'Eschyle; des chœurs de jeunes Français, animés par le souffle immortel des poètes athéniens, ont foulé d'une sandale parisienne les dalles de nos orchestres; des Clytemnestres, des Cassandres françaises, des Atrides gaulois, ont consacré devant nos yeux cette juste et naturelle fusion du génie français et du génie hellène. Mais l'éclat de ces puissants symboles ne doit pas arrêter le regard dans la découverte de leur véritable signification, qui est la profonde communauté existant entre l'esprit et la raison d'être de nos deux Nations.

Secouons, Mesdames et Messieurs, cette éblouissante poussière de gloire qui s'attache à ce Pays comme au vôtre; oublions un instant les noms augustes que chaque village de Grèce et de France suscite à la mémoire du voyageur; laissons dormir le poète et le penseur, le législateur et le conquérant, et cessons de voir les trophées que les victoires de l'esprit ont élevé dans tant de villes françaises et helléniques. Tournons-nous simplement vers le visage ami du Français et du Grec, qu'il soit de cet âge ou d'un autre, d'une de nos îles ou de vos vallons. Nous y trouverons la même effigie, ferme et douce, du travailleur et du combattant.

Fille aimée de la Grèce antique, votre illustre

France demeure aujourd'hui, dans un monde déchiré, le pays fécond, le pays de la belle œuvre. Quelque matière qu'elle manie, la main française en fera une chose utile et belle, parfaitement adaptée à l'usage qu'elle lui propose. La beauté est une divinité exigeante et minutieuse. Elle ne souffre point d'être bannie de la chose la plus humble. Ainsi voyons-nous son sourire sur le moindre vase arraché par vos fouilles à la poussière de l'oubli. Il n'est guère, aujourd'hui de chose vraiment française dont elle soit tout à fait absente. Nous avons assez parlé des grandes choses pour nous permettre d'en venir aux petites; et les dames, peut-être, ne m'en voudront pas trop de toucher un peu à de sujets qui ont intéressé sans doute également Clytemnestre et Cassandre. Que ce soit un monument ou une statue une robe ou une parure, le génie français continuateur des artisans crétois et athéniens dont on admire les créations dans nos musées, inépuisable en ressources, en expérience et en art, est seul à ne jamais faillir.

Sans doute parlera-t-on un jour du miracle français comme on parle aujourd'hui du miracle grec. Cependant, puisque nous sommes encore assez heureux d'admirer son plein épanouissement, l'on pourrait peut-être, sans prétendre à en pénétrer les arcanes profonds et multiples, en détacher quand même quelquesunes de ses causes. J'en vois une très grande, pour ma part, dans la femme française. Là aussi, son rôle se rapproche de celui de la femme hellène. Les princesses impérieuses et infortunées de nos tragédies furent aisément déguisées par les poètes de votre Grand Siècle, dans les brillants atours des beautés souveraines qui ont longtemps régné sur l'esprit français. Nos Aspasiés et nos Hypatiés furent aussi prestigieuses que vos précieuses et sans doute les a-t-on critiqué tout autant.

Mais auprès de ces Athéniennes et de ces Alexandrines qui furent les premières Parisiennes il ne faut pas oublier les Spartiates. Il est une, à cette table, qui nous rappelle par sa présence, que les femmes françaises ont su non seulement tendre à leurs fils le bouclier fatal, mais qu'elles surent saisir et manier les armes.

Vous rentrerez, Mesdames et Messieurs, dans votre beau pays, avec sans doute quelques images que la Grèce laisse aux yeux des voyageurs. Je voudrais vous prier d'y ajouter encore le souvenir de notre profonde et inaltérable amitié envers la France, envers l'Ecole Française d'Athènes, envers vous tous, qui nous avez apporté le souffle souriant et créateur du génie français.

Mesdames, Messieurs, l'occasion nous a été donnée aux cours des deux symposia qui nous ont réunis autour de cette table, de jeter un regard sur la tradition et l'actualité franco-hellénique et de rendre hommage aux Chefs de nos deux Etats, dont les Peuples, unis par des affinités profondes, demeurent les facteurs de la civilisation. C'est à la paix, à la gran-

deur et la prospérité de ces deux Pays que je vous invite à lever le verre. »

Des applaudissements prolongés couvrirent la fin du toast du Vice-Président du Conseil.

AU SOLDAT INCONNU

Les représentants étrangers ayant à leur tête le

Comte de Vaux de Saint Cyr, ambassadeur de France, sont allés en corps, hier matin, déposer une couronne au Monument du Soldat Inconnu.

Et ceci clôtura les fêtes du Centenaire de l'Ecole Française d'Athènes.

Aristo Joannidès

Le Monde Officiel et Diplomenatique

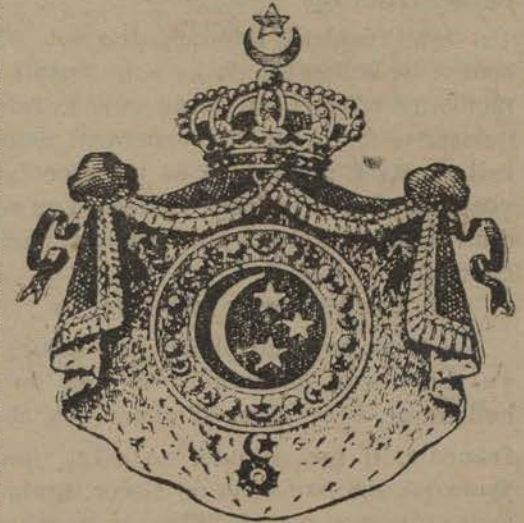


S.B. le Patriarche d'Alexandrie photographié à Athènes en compagnie de S.E. le Vice-Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères, M. C. Tsaldaris, et du Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, M. P. Pipinellis, lors de son récent voyage.

A LA LEGATION DE CHINE



S.E. M. Ho Feng Shan, ministre de Chine, a présenté à S.M. le Roi, ses lettres de créance. On le voit ci-dessus, à sa sortie du Palais d'Abdine où a eu lieu la cérémonie, entouré du personnel de la Légation, de S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan, de S.E. Abdel Aziz Badr Bey, Premier Chambellan, de Mahmoud Sioufi Bey, Troisième Chambellan et de Nogoumi Pacha, Aide de Camp.



GRECE-EGYPTE

Samedi 20 septembre, à 9 h. p.m. S.E. le ministre de Grèce et Mme G. Triantafyllidis offraient au Palais de la Légation Royale à Zamalek, un dîner en l'honneur des hautes personnalités auxquelles S.M. le Roi des Hellènes a bien voulu décerner les distinctions ci-après :

Le Grand Cordon de Georges Ier à LL.EE. Abdel Latif Talaat pacha et Sésostris Sidarous pacha; le Grand Cordon du Phenix à LL.EE. le férik Omar Fathi pacha et Hassan Youssef bey; la croix de Grand Officier de Georges Ier à S.E. Mohamed El-Sayed Chahine pacha; et celle de Grand Officier du Phenix à S.E. Fouad Abaza pacha.

S.E. le ministre de Grèce, M. Georges Triantafyllidis prononça l'allocution ci-après à l'issue du dîner :

« Pendant la guerre la Grèce a vécu une époque pleine de gloire mais aussi remplie d'amertumes et de souffrances.

« En pensant aux temps si sombres de l'occupation du territoire de notre pays par l'ennemi, nous ne pouvons pas oublier qu'un des rares rayons lumineux qui en avaient percé les ténèbres, fut l'amitié que l'Egypte nous a témoi-

gnée, cette hospitalité qu'elle a offerte au Roi des Hellènes, au Gouvernement Royal et à nos forces armées qui ont pu après s'être reconstituées sur cette terre historique, continuer la lutte pour la liberté.

« En souvenir de cette collaboration j'aurai l'honneur et le plaisir de remettre à vos Excellences les décorations que Sa Majesté le Roi des Hellènes vous a décernées pour les services que vous avez rendus à la cause commune et l'intérêt que vous avez témoigné à la Grèce combattante, la Grèce occupée, la Grèce victorieuse, à la Grèce enfin qui se débat encore dans les difficultés d'après guerre.

« Quand vous porterez les insignes de ces décorations je suis certain que vos pensées se porteront vers ce pays voisin et ami, uni à l'Égypte par tant de liens et de traditions communes.

« Je vous prie de lever votre verre à la santé de S.M. le Roi Farouk. »

S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan, porta ensuite un toast à la santé de Sa Majesté le Roi Paul Ier des Hellènes.

S.E. Fouad Abaza pacha, directeur général de la Société Royale d'Agriculture et membre du Comité « Égypte-Grèce » exalta en termes émouvants l'amitié gréco-égyptienne et pria S.E. le ministre de Grèce de transmettre leurs remerciements à Sa Majesté le Roi des Hellènes et au Gouvernement Royal.

Etaient présents :

S.E. Abdel Latif Talaat pacha, S.E. le férik et Mme Omar Fathi pacha, S.E. le Sous-Directeur du bey Youssef, S.E. le Gouverneur du Caire Mohamed El Chahine pacha, S.E. Sésostri Sidarous pacha, S.E. Fouad Abaza pacha et le haut personnel de la Légation Royale.

A L'AMBASSADE DE FRANCE

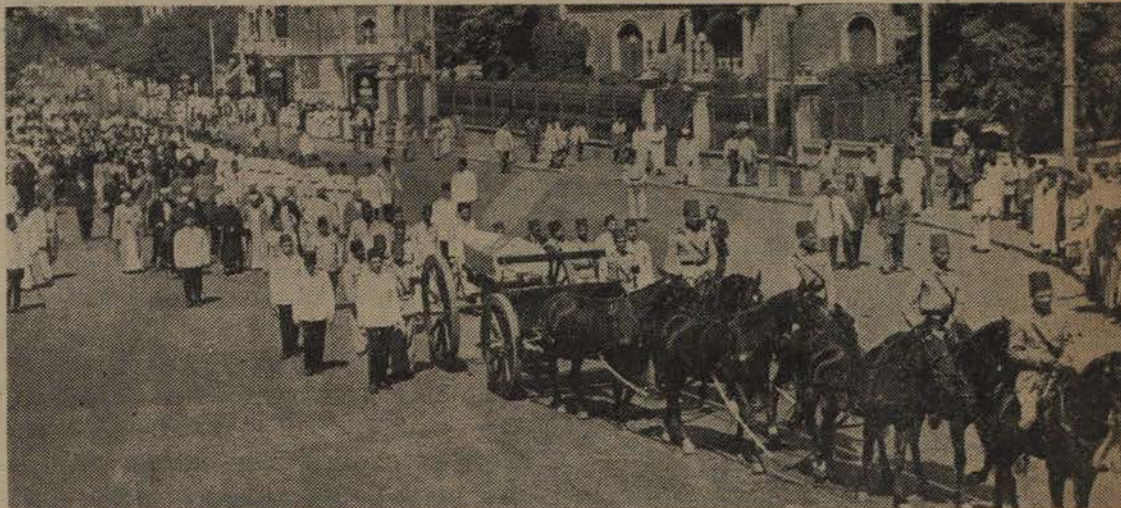
Appelé à de nouvelles fonctions, M. Daniel Charbonnier, secrétaire Oriental de l'Ambassade de France, a quitté le Caire à bord de l'avion Air-France.

A LA LEGATION D'AUTRICHE

M. Erich Bielka, Chargé d'Affaires d'Autriche, a quitté le Caire pour se rendre en congé.

Pendant son absence, c'est M. Hauer, chancelier, qui assumera la gérance de la Légation.

LES OBSEQUES DU REGRETTE MINISTRE D'IRAK



Sur l'ordre de Sa Majesté le Roi, des obsèques militaires ont été faites au regretté Tahsin El Askari, ministre d'Irak. A 10 heures du matin, le convoi funèbre quittait la Légation d'Irak, à Zamalek. Le cercueil, enveloppé dans les drapeaux irakien et égyptien, était placé sur un affût de canon que précédaient des détachements des lanciers et de l'infanterie, ainsi que les musiques qui jouaient des marches funèbres. Le deuil était conduit par la famille du défunt et les membres de la mission diplomatique de l'Irak. Sa Majesté le Roi S'était fait représenter par le Dr. Abdel Aziz Badr bey, premier Chambellan. Saïd Loutfi bey représentait S.A.R. le Prince Mohamed Aly et S.E. Ibrahim Dessouki Abaza pacha, ministre des Affaires Etrangères p.i., le gouvernement égyptien. Venaient ensuite les Ulémas, les représentants du Président du Conseil p.i. et des ministres, le Corps diplomatique au complet, de nombreuses personnalités égyptiennes et arabes, les représentants de la Ligue Arabe et de l'Azhar, etc. Les prières furent dites à la mosquée Aboul Ela, à Boulac, à l'issue desquelles le fils du défunt a reçu les condoléances. L'inhumation a eu lieu au cimetière d'Imam El-Chafe'i.

A LA LEGATION DU CHILI

La République du Chili a célébré le 18 Septembre le 137ème anniversaire de son Indépendance Nationale. Toute la presse a évoqué à cette occasion la belle figure de S.E. le Dr. Gabriel Gonzalez Videla, Président de la République depuis l'an dernier, qui dirige les destinées de l'Etat, entouré de l'estime unanime des milieux politiques de l'Amérique du Sud.

A LA LEGATION D'ESPAGNE

Au cours d'un Conseil des Ministres espagnol présidé par le Général Franco, S.E. Carlos Miranda, Conte de Casa Réal, actuellement ministre d'Espagne au Caire, a été nommé Sous-Secrétaire aux Affaires Etrangères, poste vacant depuis le départ pour Buenos-Aires, il y a six mois, de son titulaire.

Egalement le gouvernement es-

LA CARRIERE DU DEFUNT

Le défunt était né le 1er Juin 1892 à Bagdad et fit ses études militaires dans les écoles de Bagdad et d'Istanbul. Officier de l'armée turque, il avait rallié les partis militaires qui avaient organisé la révolte. Il fut nommé ensuite officier dans l'armée syrienne et prit une part active à la révolution irakienne. Lors de la constitution du royaume de l'Irak, il fut nommé directeur général de la police de Mossoul. Il occupa ensuite les postes de gouverneur de Mossoul et de Kirkouk, directeur général des irrigations, ministre de l'Intérieur et, en dernier, ministre plénipotentiaire au Caire.

pagnol vient de demander au ministère des Affaires Etrangères son agrément à la nomination de Don Alonzo Caro comme nouveau ministre au Caire.

A LA COMPAGNIE DU CANAL DE SUEZ

Nous apprenons de Paris que la Compagnie Universelle du Canal de Suez vient d'appeler le Baron



Le Baron L. de Benoist

L. de Benoist, jusqu'ici agent Supérieur en Egypte, à faire partie désormais de son Conseil d'Administration. Le Comte Jean Philippe de Grailly, Adjoint au Baron de Benoist assumera désormais les fonctions d'Agent Supérieur en Egypte.

Officier de la Légion d'Honneur, Médaille de la Résistance, le Baron de Benoist présida au Caire durant la guerre le « Comité National Français d'Egypte » qui rendit d'appréciables services à l'effort de guerre allié.

POUR FAVORISER LE TOURISME EN GRECE

Pour faciliter le mouvement des voyageurs au port du Pirée, une commission spéciale a été constituée par décision du Président du Conseil, sous la présidence du Secrétaire général du Tourisme. Elle comprend le Président et un inspecteur de l'Office du port du Pirée, le capitaine et un lieutenant du port, le directeur de la police touristique et le directeur de la

douane du Pirée. Cette commission a fait certaines suggestions dont la plupart sont déjà appliquées, ainsi que le secrétaire général du Tourisme l'a constaté. Pour l'embarquement et le débarquement des passagers, sans le secours de barques, on a construit des pontons qui seront prêts à fonctionner avant le 1er Novembre. L'office du Port du Pirée a également entrepris la réparation de la jetée Roi Constantin. La nouvelle salle des voyageurs de la Douane des bagages sera disposée de façon à desservir les voyageurs et à permettre la visite rapide des bagages. Cette salle sera ornée d'affiches et de grandes photographies des beautés naturelles et archéologiques de la Grèce.

LE NOUVEAU CONSUL GENERAL DE GRECE AU CAIRE



M. Eleuthère Mavrokefalos, nouveau Consul Général de Grèce au Caire.

EN HONNEUR DE S.E. LE MINISTRE DE CHINE ET MADAME HO FENG SHAN



Le lundi 21 septembre les Amis de la Chine offraient un cocktail en honneur de S.E. le Ministre de Chine et de Madame Ho Feng Shan. Les nombreux amis de la Chine répondirent à l'appel pour prendre contact avec le nouveau représentant de la Chine qui plein d'affabilité avait un mot aimable pour chacun. L'après-midi se prolongea fort tard grâce à l'entrain du haut personnel de la Légation et tous quittèrent le « Carlton » à regret.

LES CONFÉRENCES

EN ECOUTANT...

M. STRATIS MYRIVILIS

Grâce à l'initiative de l'Attaché de Presse de la Légation Royale de Grèce, M. S. Stavrinou, qui venait à peine de rentrer de sa Mission de Secours aux réfugiés musulmans de Grèce, les Hellènes du Caire eurent le plaisir d'entendre un des représentants les plus cotés des lettres grecques modernes, M. Stratis Myrivilis.

Romancier et journaliste, M. Myrivilis est en même temps membre du Conseil d'Administration du Théâtre Royal d'Athènes et c'est à ce titre qu'il a accompagné la troupe dans sa tournée méditerranéenne — et c'est bien dommage — Alexandrie, seule, aura eu le privilège de voir les premiers comédiens de Grèce, sous la direction éclairée de M. Rondiris, interpréter « Eschyle », « Ruy Blas », « Shakespeare » et les modernes dans les décors et les costumes conçus et exécutés par les artistes et les décorateurs athéniens.

Je me permets, à ce propos, d'exprimer une fois de plus les regrets de tous les amis du théâtre — et ils sont nombreux ceux qui gardent encore vivace le souvenir de la première tournée officielle du Théâtre Royal — que des considérations hâtives les aient privés de ce plaisir. Les exigences de la saison athénienne, voire même les frais à encourir, sont des arguments de peu de poids devant la haute mission culturelle du Théâtre Royal, mission qui justifie d'ailleurs sa raison d'être.

Ce qui précède n'est pas un reproche mais bien plutôt une simple parenthèse; je suis sûr que l'éditeur de « Scrip » et de « La Cloche », le chroniqueur de la « Proïa » ne m'en tiendront pas rancune. Ce serait de leur part une trahison.

Myrivilis, en effet, débuta dans les lettres par le journalisme. C'est dans son propre journal, à Mytilène dont il est natif, qu'il publia en 1922 le roman qui devait le classer d'emblée parmi les grands noms de la littérature grecque moderne : « La vie au tombeau ». Le retentissement de ce roman fut égal à celui de « Feu de Barbusse » et à l'« A l'Ouest rien de nouveau » de Remarque. D'excellentes tra-

ductions rendirent accessible aux lecteurs étrangers.

En 1930, Myrivilis s'installe à Athènes et publie le 2ème livre de son triptyque anti-militariste : le « Journal de guerre du Sergent Costoulas ». Le succès, une fois de plus, confirmait toutes les espérances. La dernière en date de ses œuvres publiées en 1946 s'intitule « Pan ».

Du point de vue littéraire, ce qui caractérise l'œuvre de Myrivilis, c'est son don inné de conteur, la fluidité de son récit au service duquel il emploie la « démotiki » — langue parlée — mais une démotiki alerte, imagée, de laquelle tout néologisme barbare est exclu.

Le magistral prologue de la conférence prononcée par l'auteur au Centre Hellénique, que j'ai pris plaisir à traduire pour les lecteurs de la « Semaine », illustre mieux que tout commentaire les qualités de style et sa pensée profonde telle qu'elle se manifeste à travers l'ensemble de son œuvre romanesque. (voir le « Prologue » à la page 24).

Je ne crois pas que cela ait été un effet du hasard, encore moins une concession au désir de plaire à un public qu'il abordait pour la première fois, qui avait déterminé chez M. Myrivilis, le choix du sujet de sa conférence. Mme Pénélope Delta, cette « grande dame », d'origine alexandrine, qui avait consacré sa vie et sa grande fortune à la formation de la jeunesse et au soulagement de la Misère, dont il avait entrepris de nous tracer le portrait, incarne certainement à ses yeux le type d'humanité qui croit encore en les valeurs spirituelles, compatit à la peine d'autrui et cherche à soulager sa misère; mieux encore, se penche sur cette peine et cette misère pour les prévenir ou du moins pour en amortir les effets en puisant à même les exemples innombrables de l'immortel passé de la Nation; ce type d'humanité, enfin sans l'existence duquel la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Magnifique leçon de civisme dont je ne saurais mieux conclure l'aperçu qu'en citant une fois de plus Myrivilis lui-même :

« Il en est ainsi. Pour éclairer les autres il faut que tu brûles, toi-même, comme le cerge. Pour chauffer les autres, il te faut t'embrancher toi-même. La Foi se communique par la Foi comme le feu par le feu, la lumière par la lumière; la Foi ne cherche pas de récompense et haït les compromis. Elle poursuit son but sans se plaindre; sans poser; même si elle entrevoit au bout l'autel du sacrifice.

Or, voici que les temps que nous vivons sont durs et l'air que nous respirons, brûlant. Les foules harassées par leur tragique odyssée exigent de leur Guides de confirmer leur identité dans le sang. »

Georges Vasdékis

LITTÉRATURE FRIVOLE...

En mai dernier, s'est tenu à Paris, l'« Après-Midi du Livre » où écrivains rivalisent d'originalité pour varier les dédicaces aux clients friands d'autographes d'hommes célèbres. L'auteur des « Grandes Vacances », Francis Ambrière, lauréat du Goncourt des prisonniers, écrivit pour une gracieuse danseuse de l'Opéra, la dédicace suivante :

« A Mademoiselle X, ce livre où il n'est malheureusement pas question d'autre danse que de danse devant le buffet... »

La dédicace ne manque pas d'esprit d'à-propos !

C'est Francis Ambrière lui-même qui rapporte, dans un écho du « Figaro Littéraire », et au sujet de l'habitude prise par les écrivains de s'envoyer leurs livres dûment dédicacés, l'anecdote suivante :

Henri de Régner adressa à André Gide l'un de ses livres, le jour même où celui-ci se défaisait de sa bibliothèque. Alors, il y écrivit ceci :

« A M. André Gide, pour joindre à sa vente ».

Autrement dit, trait d'insolence atténué par un trait d'esprit.

L'anecdote suivante, si amusante soit-elle, n'aura plus qu'un caractère d'innocence :

Dans une école de fillettes, l'institutrice avait donné comme sujet de composition d'histoire : « L'exemple de la vie de Jeanne d'Arc ». L'une des élèves conclut son devoir ainsi : « Je m'efforcerai, moi aussi, comme Jeanne d'Arc, de devenir pucelle ».

PROLOGUE

de la conférence de M. S. Myrivilis

« Il y a de cela bien des années — je devais être encore un petit garçon — j'ai lu un petit conte. Je ne me souviens plus du nom de son auteur. Je ne sais même pas si c'était bien ça que j'avais lu ou bien si c'est mon imagination, à moi, qui à cause de tant d'années qui ont passé depuis, l'a déformé ainsi.

C'était la courte histoire d'un Chef marchant au devant de son peuple. Ils traversent une sombre forêt. Il fait nuit; lui, marche devant; il tient haut, dans sa main tendue, le flambeau allumé qui éclaire. La foule suit cette lumière qui avance et qui guide. La foule ne connaît pas son Guide. Elle ne le voit même pas. Elle voit seulement dans la nuit noire qui encercle la magnifique fleur de feu qui la précède et qui brille d'un éclat de météore au dessus des têtes. Son éclat guide les pas de la foule, la protège contre les chûtes, les ornières et les gouffres invisibles.

Cependant, à la longue, le flambeau du Guide se consume. Celui-ci se brûle les doigts afin de le tenir allumé jusqu'au bout; puis ce bout même s'éteint. C'est maintenant l'heure critique qui étirent les âmes. La forêt referme autour de la foule ses bras effrayants; partout il n'y a que branches tendues, hérissées de griffes et sous ses pieds les pièges de la mort qui la guette. Le sentier a disparu sous les nœuds de racines entremêlées, levées comme des reptiles en furie et qui tendent leurs cordes dissimulées devant les pas des voyageurs.

Au dessus le ciel a été couvert par les branchages feuilles. Aucune étoile ne brille qui puisse guider les pas perdus de ce troupeau humain, apaiser les cœurs en détresse. Seule, la phosphorescence des yeux de fauves approchant à pas feutrés déchirent les ténèbres.

Le troupeau humain se met à crier désespérément. La nuit et la peur commencent d'envahir son âme. Tous ont perdu leurs pas et hurlent, maintenant, de rage et de désespoir dans les ténèbres qui les recouvrent et qui ont englouti leur masse anonyme et irréflectie. Malédiction et anathèmes emplissent l'air qui vibre des rugissements de la Révolte et des lamentations de la masse incohérente.

C'est alors que, — est-il dit dans le vieux conte, s'il m'en souvient bien —, le Guide plonge ses ongles dans sa poitrine, arrache son cœur et l'élève au dessus de la masse, privée de son étoile. Et son cœur qui brûle du feu de l'Amour s'embrace et brille à travers ses doigts.

Une douce lumière blanche emplit la forêt obscure, adoucit les formes grimaçantes, apaise les bruits effrayants et les grincements. Une joyeuse clameur s'élève au dessus du peuple; à la lueur éblouissante de cette torche la foule reprend la route. Devant, marche le Guide et la foule suit.

Personne ne sait ni cherche à connaître de quoi est fait et comment a été allumé le nouveau flambeau. On est joyeux et l'on marche de pied ferme derrière le blanc météore qui tremble. Seul le Guide voit son cœur brûler, et se consumer dans sa main et il implore le Seigneur :

Oh ! Faites qu'il tienne jusqu'à l'orée de la forêt où l'aube les attend !

Son cœur en feu; cependant, étincelle et se con-

sume; sa flamme ne fait que baisser; et lui d'implorer :

« Faites qu'il tienne encore un peu, Seigneur ! »

Derrière lui, un bruit continu de pas se fait entendre. Ce sont les pas de son peuple qui le suit avec confiance.

Et tandis que l'on est au bout de la forêt et qu'à travers les branchages moins denses passent les premiers rayons bleus de l'aube, la flamme s'élève dans la main qui s'est emplie de cendres et avec elle la vie du Guide qui la portait.

Celui-ci se dérochant aux regards, expire parmi les vieilles feuilles mortes; son cœur avait fini de brûler. Il expire, abandonné de tous, et plaint par personne, en murmurant :

« Merci ! Seigneur. »

Cependant la foule n'a rien vu ni su de ce qui s'était passé. La foule n'a d'yeux maintenant que pour le jour serein qui succède lentement aux lueurs encore troubles de l'aurore. Elle exulte de joie parce que la forêt de la Nuit et de la Peur s'est apaisée, parce que sa marche d'agonie vient de prendre fin ».

Stratis Myrivilis

CHRONIQUE DES LIVRES

NIKO TOUTOUNTZAKI : « Ionia », Athènes.

La guerre, l'exil, furent de tout temps pour le poète, un prétexte cruel mais charmant, pour chanter le Retour.

Quelle joie majeure que de revoir enfin la Patrie. Dans l'éloignement, son paysage est devenu celui féérique de la Terre Promise, sa pensée une longue et promettante caresse. De s'y replonger brusquement, il se trouve enrichi d'une nouvelle vision...

C'est cette vision, cette sensation nouvelle, qui font le sujet de ce livre de poésie. La Grèce redevient Ionie. Ses plages, ses monticules, un symbole de lumière. Le résultat sera une trépidation d'images vives :

Envolée de pigeons blancs
mes joies d'enfant
ont battu l'aile
pour recevoir la corbeille des présents
que mon cœur tend à l'Attique...

Sur mes lèvres, sur mes yeux comme au bout
de mes doigts
Je sens, de partout, ta voix qui m'appelle,
Ionie...

Je vais dans les foyers les plus chauds
quêtant derrière les portes closes,
le rire de l'homme...

Et le poète de monter, par l'élévation de son cœur ému, vers les monts et vers les sources... Cette gymnastique l'a amené à écrire des vers gentiment parnassiens ! C'est qu'ici la Patrie était la plus belle, il fallait grimper à l'Olympe pour atteindre à l'inégalable fraîcheur... La stature de ces vers peut-être contestée, — ils suivent la voie de plus d'un poète grec perdu sur les cimes des ancêtres — mais certainement pas leur émotion.

Orion.

RUDYARD KIPLING : « Le livre de la jungle » (aux Editions Variétés, Montréal).

Voici l'immortelle légende de Mowgli, divinement racontée par le grand Kipling.

Dans la jungle des Indes, un bébé tout nu, marchant à peine, est recueilli par une famille de loups. Ce « petit d'homme » est élevé parmi les animaux sauvages qui l'appellent Mowgli et lui apprennent les lois de la jungle.

Enfant il vit au milieu des loups et reçoit son éducation de l'ours Baloo et de la panthère noire Bagheera. Bien qu'il ait été mis en garde, il se laisse un jour prendre par une bande de singes, les Bandarlog qui l'entraînent au milieu des branches jusqu'à une ville en ruines où ces animaux, méprisés de tous, discutent en se querellant. Heureusement Chil, le vautour, a aperçu le rapt de Mowgli. Il avertit les animaux qui arrivent le délivrer, surtout Kaa, le serpent de rocher, terreur des singes qu'il met en fuite.

Mowgli a douze ans; il est devenu fort. Les animaux ne supportent pas son regard, une fois il dérobe aux hommes un brandon de feu et cette « fleur rouge » effraye les bêtes. Aussi Mowgli ne se sentant plus des leurs, quitte ses compagnons pour retourner parmi les hommes.

Il a bien du mal à s'habituer à vivre au milieu d'eux. Il devient gardien de troupeau. Ses bufflés sont attaqués par Shere Khan, le tigre cruel. Le jeune homme parvient à tuer le félin, mais les hommes surpris par tant d'adresse le chassent à coups de pierres.

Repoussé par les hommes, repoussé par les bêtes féroces, Mowgli doit désormais vivre seul...

Un grand livre, extraordinaire par son émouvante poésie et sa puissance de rêve.

RUDYARD KIPLING : « Le second livre de la jungle » (aux Editions Variétés, Montréal).

Voici le second volume de l'épopée où Kipling nous raconte les aventures immortelles de Mowgli.

Le « petit d'homme » a beau mener la vie ingénue et dangereuse des animaux de la forêt, une autre loi, celle-là plus profonde et plus impérieuse, commande ses actes et développe en lui le don merveilleux d'intelligence. N'invente-t-il pas des ruses habiles pour se venger des hommes qui ont maltraité Messua, sa mère ? Ne conduit-il pas ses amis de la Jungle contre leurs ennemis communs, les Chiens rouges ?

Devenu adolescent, il entreprend, selon la loi de la Jungle, sa Course de printemps. Mais il sent naître en lui la nostalgie des hommes. La simple vie animale ne contente pas ce désir qui le dévore, cet afflux de joie et de douleur qui l'envahit; l'instinct humain l'appelle.

« Pourquoi le Chien rouge ne m'a-t-il pas déchiré en deux, gémit-il ? Ma force m'a abandonné, et ce n'est pas le poison. Nuit et jour j'entends un double pas sur ma trace. Quand je tourne la tête, c'est comme si quelqu'un venait de se cacher au même instant... Je me couche sans me reposer. Je cours la Course de printemps sans trouver le calme. Je me baigne, sans trouver la fraîcheur. Tuer me répugne, et je n'ai pas le cœur à me battre si ce n'est pour tuer. J'ai la Fleur rouge dans le corps, mes os sont tournés en eau... et... je ne sais plus ce que je sais. »

Dans ces deux livres de la Jungle, le grand Kipling a vraiment retrouvé quelque chose de la saveur des premiers jours du monde, de la jeunesse de l'Uni-

vers et de la créature des âges édéniques. Dans une confrontation grandiose de l'Homme et de la Nature il donne la victoire à l'intelligence humaine qui discipline les choses et prévoit les conséquences.

GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française, « Les Plaisirs et les jeux » (aux Editions Variétés, Montréal).

La vie est belle, le monde est grand, la terre est remplie de fruits et de fleurs. Il y a de la joie dans chaque brin d'herbe, dans chaque petit caillou. Il y a des jeux pour les enfants, mais ce sont les hommes qui jouent avec eux, ce qui montre que ce sont des jeux passionnants. Avec ces jeux et ces plaisirs Duhamel a fait un grand livre.

Homme humain et sensible, le célèbre académicien adore les enfants. Il note avec amour, mais aussi avec humour, leurs gestes, leurs réactions en présence de la vie qui s'ouvre devant eux. La maison s'éveille avec leur babillage et le petit part à la conquête de l'univers en sautant sur une jambe. La terre est sa table naturelle; il vit si près d'elle qu'il aperçoit mille choses qui échappent à ces géants que sont les hommes; il veut tout saisir avec sa main qui s'ouvre, rose et agile, comme une fleur charnue.

Duhamel cite des traits pris sur le vif. Au cours d'une promenade on passe devant un cimetière, l'enfant dit : « C'est un beau jardin ». Les premiers mots, les premiers pas, sont ainsi notés d'une plume fine et délicate, comme les premières larmes et les premières peines et les joies de Noël, cette cime blanche de l'année. Puis viennent les grandes expériences, les sentiments qui éclosent et même les premières poussées de passion.

Des réflexions sur l'éducation des enfants terminent ce livre charmant, impatientement attendu de tous.

JEAN GIRAUDOUX « Simon le pathétique » (aux Editions Variétés, Montréal).

Les œuvres de Jean Giraudoux, l'écrivain fantaisiste, essayiste, romancier, dilettante, amateur d'images colorées et vivantes et qui écrit comme peignent les impressionnistes, sont toujours présentées, façonnées, comme des bijoux de prix. Un autre de ses romans, *Simon le pathétique*, étincelant de mille feux que jettent ses facettes vient d'être publié aux Editions Variétés.

Au lycée, Simon est toujours le premier. Il est « la conscience de la classe », disent ses professeurs. Le travail qui rebute les autres enfants est pour lui un enchantement. Il vit avec les Grecs, les Latins, la Mythologie, les poètes. Aussi quand, après sept ans d'études, il quitte le lycée, la vie lui apparaît comme un livre de classe.

Il voyage en accomplissant un pèlerinage vers chaque cité qui l'avait guéri autrefois d'un soir de solitude ou d'injustice. Ainsi en Hollande, il visite des musées, sans s'apercevoir que c'est le pays des tulipes, et la Scandinavie est pour lui le pays des légendes.

Une incursion dans la vie politique le déçoit. Seules les jeunes filles l'attirent. Il cherche une fiancée. Sera-ce Gabrielle qui a un air éphémère avec sa robe verte et ses joues roses, ou son amie Hélène qui a l'entêtement et la douce éternité des astronomes ? Ne serait-ce pas plutôt Anne qui vient de très loin mais que, sans l'avoir jamais vue, il reconnaît à sa

voix ? Il sent qu'il va aimer Anne; elle aussi, l'aime parce qu'en lui tout est calme et sécurité.

Quels accents trouve sous la plume de Giraudoux le pathétique amour de Simon, qui croyait aimer Anne dans le dépouillement des désirs physiques ! Fragile femme... Simon voulait détacher d'elle, sans regret, et une à une, toutes les voluptés. Etre son mari, son amant, tout cela ne le tentait plus. Et pourtant...

ANDRÉ MAUROIS, de l'Académie Française, « *Le cercle de famille* » (aux Editions Variétés, Montréal).

Une expression populaire assure qu'il y a des murs « derrière lesquels il se passe quelque chose ». Relevons cette expression et appliquons-la à la famille Herpain. André Maurois en situe toute le drame dans ce roman prenant que viennent de publier Les Editions Variétés.

Sous l'extérieur froid, correct d'une famille bourgeoise fortunée, les personnages qu'André Maurois a créés sont dévorés intérieurement par leurs souvenirs, par leurs inclinations et s'épuisent en luttes vaines pour se libérer, pour détacher d'eux ce poids qui les entraîne et les empêche de remonter à la surface de la vie.

Elevée dans une famille d'industriels fortunés, Denise Herpain s'est trouvée marquée, dès qu'elle a eu l'âge de comprendre, par le spectacle du vice et de l'hypocrisie. Des propos d'office lui avaient fait soupçonner l'inconduite de sa mère; elle en a, bien jeune, la preuve flagrante. Ce souvenir ne s'effacera pas de sa mémoire.

Denise fait ses études qu'elle termine au Quartier latin. Elle y mène une conduite légère. Puis elle se décide à épouser le fils d'un banquier, brave garçon sans consistance, qui compte assez peu dans sa vie. Qu'est d'ailleurs cette vie ? Elle se partage entre ce mari falot, ses enfants, des obligations mondaines et des aventures amoureuses. Telle mère, telle fille.

Au moins éprouve-t-elle dans son orgueil maternel le souci de préserver ses enfants du mal dont elle a été victime. Elle ne veut pas les faire souffrir de ce qu'elle-même a subi. Va-t-on voir s'opérer en elle un redressement qui rompra le cercle de la corruption installée dans la famille ?

Voici un roman, le grand roman de Maurois, qui passionnera les lecteurs.

HENRI DE MONTHERLANT : « *Les jeunes filles* » aux Editions Variétés, Montréal).

« *Les jeunes filles* » est une suite de quatre romans : « *Les jeunes filles* », « *Pitié pour les femmes* », « *Le démon du bien* » et « *Les lépreuses* ». Ils ont provoqué des réactions très violentes dans des milieux très différents.

« On aurait pu croire que même un Français n'avait plus rien à dire sur la nature de l'amour. Pourtant, M. de Montherlant a réussi à traiter ce sujet sous un nouvel angle », dit Marie Scott-James, dans le « *London Mercury* ». « M. Henri de Montherlant a écrit un roman extraordinaire, au sens littéral du mot. Celui-ci, à la fois, brise la forme et bouleverse le fond de l'art du roman », a-t-on lu dans le « *London's Weekly* ».

« On trouve ici une analyse minutieuse et presque incessante de toutes les pensées et de tous les actes d'une femme dans n'importe quelle circonstance concevable. » (*Sunday Mercury*, 31-10-37). Le lecteur après avoir parcouru cette œuvre est plongé dans une stupéfaction intellectuelle, par le pouvoir d'imagination de l'auteur et l'habileté qu'il déploie.

Pierre Costals, le personnage central de ces romans, est un écrivain qui ne sait pas être un homme et qui voudrait être un dieu. Tout un drame passionnel se joue dans son cœur. Il voudrait pouvoir se moquer de l'humanité, et l'humanité dans ce cas, ce sont les femmes, qui gravitent autour de lui.

Le cycle de « *Les jeunes filles* » « Ecrit avec une inflexion différente, aurait pu venir de Dostoïevsky. Costals lui-même est une figure dostoïevskienne, décrite du pôle opposé. L'auteur en a fait une figure d'une portée philosophique. Sa pensée touche sans cesse à des questions fondamentales, brillamment, profondément, habilement. » (Edwin Muir, dans le « *Listener* »).

Ces romans de Montherlant sont saisissants. Kleber Haedens dans son ouvrage « *Une Histoire de la Littérature française* » (p. 455-456) écrit : « Ce sera, sans doute, l'un des étonnements des époques futures que le scandale causé par cet écrivain, par une œuvre remplie de principes élevés, d'une haine enflammée pour tout ce qui est bas, déshonorant ou vulgaire. Ce qui scandalise chez lui, c'est son mépris des conventions admises, sa faculté de prononcer à voix haute les vérités qui blessent. » Un témoignage de Tanguy Lean, dans le « *News Chronicle* », exprime bien ce que plusieurs ont pensé : « La lucidité impitoyable de sa vision impressionne comme un signe de génie. »

FRANCIS AMBRIERE : « *Le solitaire de la Cervara* » Editions Victor Attinger, 4, rue Le Goff, Paris V^e.

Francis Ambrière, qui n'avait rien donné en librairie depuis son fameux ouvrage « *Les Grandes Vacances* », prix Goncourt à l'unanimité (175.000 exemplaires vendus en moins d'un an), publie aujourd'hui son nouveau roman, « *Le solitaire de la Cervara* », suivi de cinq grandes nouvelles. Nul doute que ce livre ne soit accueilli avec la même faveur qui salue toutes les publications de cet écrivain, l'un des plus vivants et des plus doués de sa génération.

Après les saisissantes images vécues et les puissant tableaux qui ont fait le succès des « *Grandes Vacances* », « *Le solitaire de la Cervara* » nous montre une autre face du talent de Francis Ambrière. L'imagination la plus raffinée et en même temps la plus directe se donne libre cours dans ce passionnant roman qui, du ciel d'Italie, au ciel de la Bourgogne et de Provence, déroule les fastes d'une pathétique histoire d'amour et de mort. On est emporté par le charme et le rythme de ce récit écrit dans une langue chaude et souple, où Francis Ambrière nous découvre tout l'art d'un grand conteur, sans rien perdre de cette humanité et de ce lyrisme contenu que tant de lecteurs aiment en lui.

Avec « *Le solitaire de la Cervara* », le jeune et célèbre écrivain va une fois de plus conquérir un nombreux public. Ajoutons que le volume, imprimé avec soin sur un très beau papier, est de ceux qui feront honneur à toutes les bibliothèques.

Orion.

Echos et Nouvelles

Le Centenaire de l'École Française

1. — LES PREMIERES ANNEES. (Directions : Daveluy 1847-1867 et Burnouf 1867-1875).

L'École française d'Athènes ne se spécialisa pas tout d'abord dans les recherches archéologiques. Considérée tantôt comme un collègue d'enseignement, tantôt comme une académie artistique sur le modèle de l'Académie de France à Rome (Villa Médicis), tantôt comme un institut de recherche pure, elle tâtonna longtemps avant de trouver la voie où elle devait s'illustrer. Dès 1850, l'envoi obligatoire d'un mémoire auquel à l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), puis les premières fouilles (recherches de Beulé à l'Acropole d'Athènes en 1852, amenant la découverte de la porte qui conserva son nom) marquent le début de l'évolution vers ce que sera finalement l'École, c'est-à-dire un centre exclusivement scientifique. Les membres sont désormais nommés au concours.

En 1856, l'École quitte la maison Ghennadios (aujourd'hui le No. 56 du boulevard Roosevelt) pour la maison lemnienne (aujourd'hui hôtel de Grande-Bretagne), où elle restera jusqu'en 1873. L'immeuble actuel a été construit en 1872 sur un terrain donné par le gouvernement hellénique (aujourd'hui 6, rue Didot). En 1869 sont entreprises des fouilles fructueuses à Santorin. En 1873, est fondée l'École française de Rome, conçue d'abord comme une annexe préparatoire à celle d'Athènes, avant de devenir une institution indépendante.

2. — L'EPOQUE DES GRANDES FOUILLES (1875-1914).

Le troisième directeur, Albert Dumont, ne resta en place que trois ans (1875-1878), mais il sut donner à l'École un grand développement : il créa un Institut de correspondance hellénique qui groupait en des séances communes savants grecs et français ; une revue, le Bulletin de Correspondance Hellénique qui publie, en grec ou en français, les communications et les articles des membres de l'Institut ; la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome destinée à recevoir les grands ou-

vrages scientifiques que ne pouvait contenir le Bulletin.

En même temps continuent les recherches sur le terrain (explorations en Asie-Mineure ; fouilles d'Homolle à Délos à partir de 1877).

Le successeur d'Albert Dumont, P. Foucart (1878-1890) s'intéressa surtout à l'épigraphie, mais sa direction fut fertile en découvertes de toutes sortes (fouilles de la nécropole de Myrina par E. Pottier et S. Reinach en 1880 ; de M. Holleaux au Ptoion en Béotie, d'Hausoulou à Delphes ; recherches dans le Péloponnèse (Tégée, Mantinée, Némée), suite des travaux à Délos ; exploration épigraphique de l'Anatolie).

A Th. Homolle, directeur de 1890 à 1904, devait revenir l'honneur d'inaugurer la « grande fouille » de Delphes, il obtint du Parlement français le vote d'un crédit spécial de 500.000 francs pour exproprier le village de Kastri le reconstruire sur un nouvel emplacement et explorer le site ainsi dégagé ; pendant dix années, plusieurs centaines d'ouvriers remuèrent des tonnes de terre, mirent au jour les restes du sanctuaire le plus illustre de la Grèce, avec plusieurs milliers de pierres inscrites, plusieurs centaines de reliefs et de statues dont un certain nombre, comme la frise des Siphniens ou l'Aurige, comptent parmi les chefs-d'œuvre incontestés de l'art hellénique.

Cependant l'École étendait son action et en 1900 fut promulgué un décret instituant une section étrangère, ouverte aux savants des pays qui n'entretennent pas en Grèce de missions archéologiques permanentes.

A Délos, ce fut encore Th. Homolle qui eut l'initiative d'entreprendre une exploration exhaustive de l'île : lui-même avait, au cours de plusieurs campagnes successives, reconnu le plan général du sanctuaire principal et fait d'abondantes trouvailles de textes épigraphiques et de documents figurés. Mais il fallait coordonner et compléter ces recherches. Dès 1901, Th. Homolle fixa les grandes lignes du nouveau programme : il appartint à son successeur, M. Holleaux, qui le remplaça en 1904,

de le réaliser. Un généreux bienfaiteur, le duc de Loubat accorda en 1903 une somme de 50.000 francs qu'il renouvela régulièrement les années suivantes. Grâce à cette pluie d'or et à l'énergie de M. Holleaux qui concentra sur Délos l'activité de l'École, une série de fouilles dégagèrent le grand sanctuaire et ses abords, les temples du Haut-Inopos et du Cynthe, enfin plusieurs quartiers d'habitations : autour du théâtre, en particuliers, on a retrouvé un ensemble de rues et de maisons, parfois ornées de remarquables mosaïques qui donnent une idée vivante de ce qu'était, deux cents ans avant Pompéi, une ville hellénistique.

L'éclat de ces deux réussites exceptionnelles, qui sont la gloire de l'École, ne doit pas faire oublier les autres recherches entreprises vers le même temps : fouilles de Tégée et de Némée dans le Péloponnèse (1900-1912), de Stratos d'Acarnanie en 1910-1911 ; nombreuses recherches dans plusieurs régions d'Asie-Mineure (Bithynie, Aphrodisias de Carie, Claros) ; exploration et études de monuments byzantins à Daphni, Mistra, au Mont-Athos, etc.

L'EXPOSITION D'ART GREC A OSLO

S.A.R. le Prince héritier de Norvège a inauguré le 6 Septembre l'Exposition d'Art grec à Oslo. Assistèrent à la cérémonie, les Ministres des Etats-Unis, d'Angleterre, de France et du Danemark, plusieurs consuls, le Ministre de l'Instruction publique, les Hauts-fonctionnaires du ministère des Affaires Etrangères, le Maire d'Oslo, des professeurs de l'Université, des écrivains et artistes ainsi que l'éli-

te de la société d'Oslo. S.A.R. le Prince héritier, président du Comité norvégien de l'Exposition, a montré un grand intérêt pour les œuvres exposées et il est resté une heure et demie à l'Exposition demandant des explications au distingué et actif Chargé d'Affaires M. Dimitri Lambros. Les impressions exprimées sont favorables et les journaux publient des photographies de l'inauguration et des objets exposés. Le soir le directeur du Musée Ethnologi-

que a parlé à la Radio de l'Exposition grecque. Par ailleurs la Norsk Film a filmé la cérémonie d'inauguration.

LES PRIX NOBEL

Les Prix Nobel se monteront cette année à 146.115 couronnes (£ 10,100 — \$ 40,600) chacun, ce qui est environ 25.000 couronnes de plus que l'an passé. L'augmentation est due à l'exemption d'impôt accordée par les autorités suédoises aux revenus de la Fondation Nobel.

« STOCKHOLM — VILLE D'ÉTÉ » Un bel album dépeint la Venise du Nord.

Un album, qui porte le titre de « Stockholm — Ville d'Été » et présente d'une manière particulièrement vivante et captivante la capitale de la Suède, vient d'être publié. Les photographies, qui sont munies d'un texte en anglais, forment une sorte de panorama de Stockholm, un jour d'été, depuis l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, de Stockholm contemplée sous l'angle de vie de ses habitants et de leurs activités, de leur participation au mouvement de la cité. Elles nous montrent les monuments et édifices historiques d'une ville fondée il y a sept cents ans, ses eaux miroitantes et leurs ponts, son architecture moderne et ses nombreux et charmants petits parcs. Nous y voyons les Stockholmien se hâter le matin vers leur travail, les uns débarquant d'un train, les autres prenant l'autobus ou pédalent sur leur bicyclette, les dockers charger ou décharger cargos modernes et vieilles goélettes, la mère de famille acheter ses tomates et ses fleurs au marché en plein air, d'où se profile, au loin, le fameux Hôtel de Cille de Stockholm, et les souriantes petites dactylos rendant leur culte au soleil, au pied d'un monument ou sur le bord d'un quai pendant l'heure de leur déjeuner.

Les photographies ont été prises par Mr. K.W. Gullers, le photographe suédois le plus connu à l'étranger actuellement. Son reportage en images, lyrique et cependant puissant, est commenté heureusement par un texte d'Erik Asklund, poète et romancier, qui a dédié la majeure partie de son œuvre à Stockholm, sa ville natale. L'album, qui

est pourvu aussi d'une introduction d'Eric Linkater, a été publié par l'Union des Coopératives Suédoises de Consommation.

Les Revues

CHEMINS DU MONDE

Il y a des Civilisations, dont Valéry a proclamé qu'elles étaient mortelles. Notre Civilisation est blessée, mais est-elle la Civilisation ? Un germe de guerre n'est-il pas impliqué dans ses principes ?

Des écrivains, des savants, appartenant aux pays les plus divers, se réclamant des opinions ou des doctrines les plus opposées, des hommes d'âge mûr et des jeunes établissent un diagnostic, expriment leur espoir ou leur angoisse dans ce cahier spécial intitulé « Civilisation » et qui est publié au prix de 100 francs par les « Editions de Clermont », 20, Avenue Bugeaud, à Paris.

Et cependant, devant les menaces qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité, une pensée d'ensemble se dégage de cette confrontation.

Introduisant la discussion, après quelques pages posthumes de Jean Prévost, Louis de Broglie esquisse en une large fresque les rapports de la science et de la civilisation. Puis Alfred Sauvy examine les conséquences de la civilisation sur le nombre des hommes et les répercussions mondiales des nouveaux problèmes démographiques. Cependant, le prof. Arnold J. Toynbee, dont les études sur l'histoire connaissent un retentissement universel, expose la genèse et l'effondrement des sociétés civilisées. De célèbres écrivains du monde anglo-saxon; John Dos Passos, Aldous Huxley, font entendre de sévères avertissements, et Harold Nicolson sonde l'avenir qui nous est réservé. R. Spraight pose avec une gravité qui n'exclut pas l'humour le problème du bonheur et du progrès.

Marcel de Corte, professeur à l'Université de Liège, diagnostique le plus grave signe de dégénérescence, rejoignant les critiques et les études de Maurice Chavardes, Emile Dermenghem, Christian Funck-Brentano, Brice Parain et Robert de Traz. Le professeur Castelli, directeur de l'Institut d'Études Philosophiques de l'Université de Rome, et Henri Charles Desroches, directeur adjoint d'Économie et Humanisme confrontent

Civilisation et Christianisme, tandis que Georges Mounin expose avec vigueur le point de vue marxiste. Pour finir, Albert Béguin fait une analyse aiguë de la situation de l'Allemagne dans la crise du monde, et German Arciniegas, ancien ministre de l'Instruction Publique de la République de Colombie, révèle les espoirs d'un continent neuf qui a échappé dans son ensemble à la folie guerrière. L'éditorial est de François Berge, dont la plume n'a rien perdu de sa vigueur et de son idéalisme, depuis le temps où il se jeta dans la mêlée littéraire en fondant la magnifique collection des « Cahiers du Mois ».

LE JOURNAL « AL BASSIR »

Notre confrère de langue arabe « Al Bassir » que dirige avec tant de distinction MM. Charles et Maurice Schemel vient de fêter la 50ème année de son existence.

Conformément à sa tradition, il a rappelé cet anniversaire par un numéro spécial qui est un véritable document sur la vie politique et économique du pays au cours du dernier demi siècle.

Nous en félicitons nos amis qui assument la rédaction de ce journal avec tant de bonheur et leur souhaitons longue vie et prospérité.

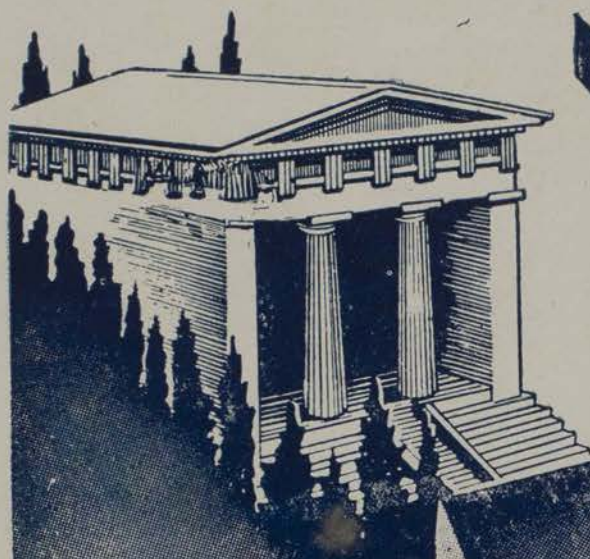
Bibliographie

LES CATALOGUES DE LA BIBLIOTHEQUE PATRIARCALE Tomes I, II et III.

Notre distingué et cher confrère, Dr T.D. Mosconas qui depuis 1942 est en charge de la Bibliothèque du Patriarcat Grec Orthodoxe d'Alexandrie, vient de terminer une œuvre tant de science que de conscience; les Catalogues en Trois volumes, de la Patriarcale, une des plus vieilles Bibliothèques du monde. Ces trois volumes comprennent 1262 pages et traitent des Manuscrits et des Editions Rares avec un index minutieux par siècles, par sujets, par villes d'éditions, et par noms d'auteurs; il a fallu deux ans au Dr. Mosconas pour terminer cette œuvre dédiée, avant tout aux Universités et Bibliothèques du monde.

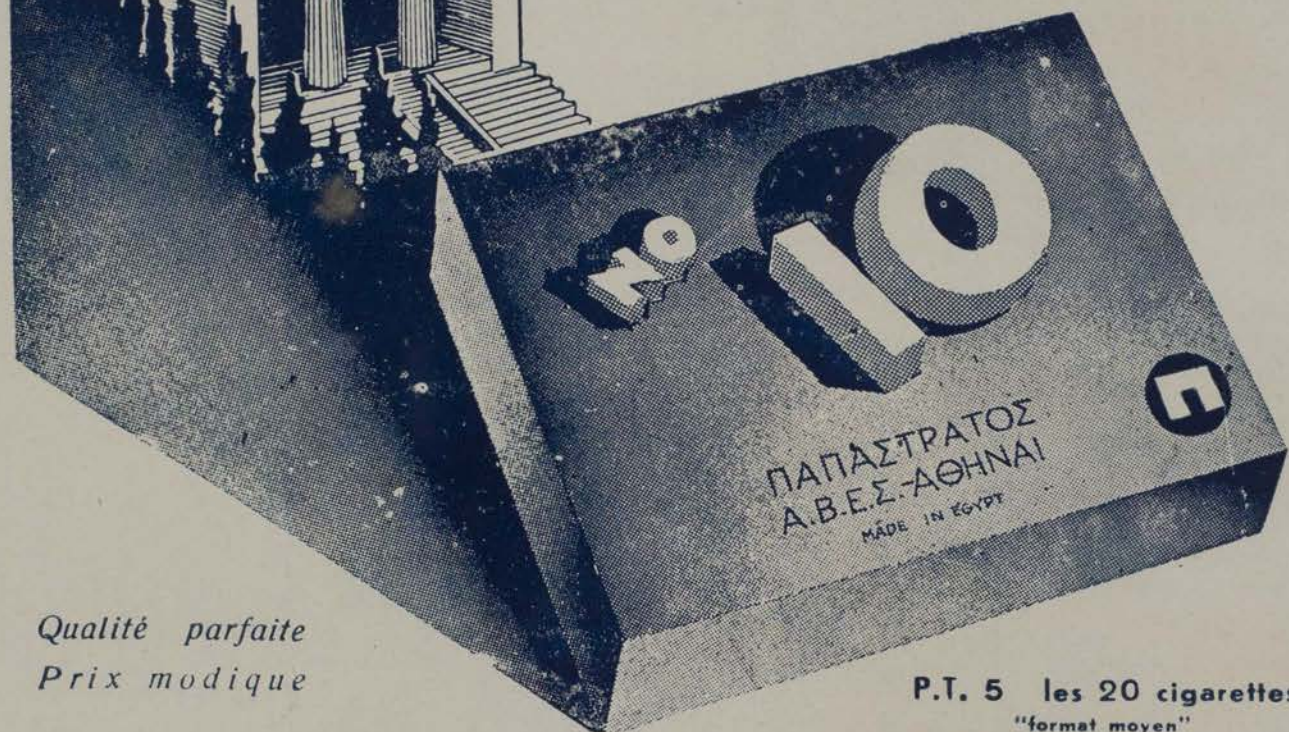
le compagnon
indispensable





N° 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924